VOLUME VIII. WINNIPEG, MARDI, 31 AOUT 1920 NUMERO 12

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"

ABONNEMENTS:

Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - $2.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

...t publié par la WE... PUB. CO. LTD. ...McDermot Télépho... 1816—A 1817

Une victoire pleine d'enseignements

Les catholiques de Hollande viennent de remporter une grande victoire. Le 30 juin dernier, le parlement, par une majorité de 72 contre 3, a adopté la nouvelle loi scolaire qui met sur le même pied, du point de vue des subventions gouvernementales, toutes les écoles privées et d'Etat primaires, les trois premiers cours des écoles secondaires et les écoles normales qui préparent les professeurs de ces deux catégories d'écoles. D'après cette loi, non seulement les professeurs, les inspecteurs et les employés des écoles privées devront être payés et pensionnés par l'Etat, tout comme les professeurs et les employés de l'école publique mais les édifice mêmes des écoles privées seront payés par l'Etat. La loi va jusqu'à prévoir un intérêt annuel de 6½% à être payé par l'Etat sur les frais de construction, pour l'usage futur de toute école construite ou en cours de construction au moment de l'adoption de la loi. On a voulu arriver à l'absolue égalité de traitement entre les divers types d'écoles.

Notons tout de suite qu'un certain nombre des écoles privées qui bénéficieront de la loi nouvelle sont des écoles confessionnelles protestantes, car nombre de protestants ne voulaient point de l'école d' l'Etat, mais il est vraisemblable que la très grande majorité de ces écoles appartiennent aux catholiques.

La victoire du 30 juin est l'aboutissant d'une lutte de plus d'un demi siècle, traversée de péripéties diverses et qui parut à certains moments désespérée. Petit à petit cependant, on gagna du terrain, on écarta les obstacles et l'on en arriva à la victoire d'aujourd'hui. Pour mesurer la portée de celle-ci il faut se rappeler que les catholiques ne sont qu'une minorité de la population totale du pays (2,000,000 sur 6,000,000) et qu'ils avaient à triompher de préjugés et d'une hostilité séculaire (Songez que ce n'est que depuis 1853 que les évêques catholiques peuvent légalement habiter la Hollande).

Il va de soi que la victoire du 30 juin, si considérable qu'elle soit, n'exprime point la totalité des résultats de cette lutte d'un demi-siècle. Un état d'esprit, une organisation se sont créés au cours de la bataille. C'est de là que naîtra bientôt l'université catholique de Nimègue; c'est de là qu'est né le puissant mouvement syndical catholique qui fait l'admiration de tous les observateurs. *Nous avions constaté ce que valait la neutralité pour les enfants*, s'écriait à Montréal il y a quelques mois l'un des chefs de ce mouvement, M. Serrarens, celui-là même qui présida, à La Haye, le dernier congrès international des syndicats chrétiens; *nous avions constaté ce que valait la neutralité pour les enfants, nous n'en voulions pas pour les adultes*. . .

L'exemple de la Hollande est particulièrement intéressant parce que, dans le domaine du syndicalisme catholique, par example, il montre ce que l'on peut faire en pays mixte. Il apporte à toutes les objections de l'adversaire la plus efficace des réponses en un pareil débat, celle des faits — et des faits heureux. Il en est de même dans le domaine scolaire; qui voudra prêcher la désespérance devant les résultats obtenus par cette minorité tenace? (Détail émouvant: l'un de ceux qui, le 30 juin dernier, allèrent féliciter le ministre vainqueur, pour recevoir à son tour les hommages de ses collègues, était de ceux qui, il y a cinquante-deux ans, entamèrent la bataille. Le Dr se Savorin Lohman a eu cette joie de vivre assez longtemps pour saluer le triomphe de l'idée à laquelle il avait consacré sa vic).

. . . Et pendant ce temps, et depuis trente ans, et pendant que nous garantissons les droits scolaires des minorités de Pologne, etc., les catholiques de Winnipeg et de Brandon continuent de payer double impôt pour donner à leurs enfants une éducation conforme à lurs croyances.

Omer HEROUX.

Note de la rédaction—Un merci d'abord à M. Omer Héroux toujours si disposé à dire habilement un bon mot en notre faveur. Aux nôtres, nous disons: Regardez bien et faites de même. Les Hollandais ont lutté un demi-siècle et nous n'avons encore que trente ans à notre crédit.

Au gouvernement et à la majorité nous faisons respectueusement remarquer que le système hollandais, tel qu'accepté en définitive, est le seul bon. Un monopole de l'instruction publique tel que le nôtre ne vaut rien; comme tous les monoples, il fait disparaître une saine compétition élément nécessaire de succès, en instruction publique comme ailleurs. Conclusion: nous payons fort cher pour un article de qualité inférieure.

Modes, étoffes et vêtement.

Que de problèmes matériels et des plus modestes, soulevés pendant la guerre à côté des plus grands problèmes moraux!

La durée des hostilités et le nombre des belligérants ont voulu ce contraste. La question des chaussures, par exemple, préoccupa les ménagères, à coup sûr, tout au moins autant que celle de l'Albanie, et à bon droit puisque, laissant la seconde aux diplomates, elles étaient obligés de résoudre la première, avec des ressources bien souvent diminuées, qui s'accordaient mal avec des prix sans cessé en hausse. Etoffes, vêtements furent aussi le grand souci. Et il n'a d'ailleurs pas fini de hanter nos esprits, bien qu'on prétende en ce moment lui donner la solution des saloppettes. Il y a eu une journée des salopettes, une manifestation de simplicité et d'économie, dont le programme comportait un déjeuner à l'Ermitage, qui dut facilement monter à 200 francs par tête. Tout le monde n'a pas les moyens de se payer des salopettes à ce prix, et ce n'est pas encore là le grand exemple civique impérieux et suivi de tous, qui fera baisser le coût des vêtements.

Puisque, lorsqu'une chose occupe notre pensée, toute comparaison ou assimilation nous intéresse, si nous jetions un regard sur la garde-robe du passé et entre-baillions un peu les armoires de nos aïeules?

L'étoffe dominante pour les vêtements fut toujours la laine, et la soie, qui acquiert une grande vogue à partir du XIVe siècle, n'est cependant pas d'un usage courant dans la bourgeoisie qui ne va pas en carrosse et entend être vêtue de façon confortable et pratique. Le drap est presque exclusivement employé, avec des qualificatifs très divers il y a le drap *adversin*, à double face sans envers; le drap de cape et *queue* dont la pièce n'est pas encore entamée, et qui possède ses deux lisières; le drap bien *coiffé*, dont les lisières sont très soignées, unies, de bonne largeur et de couleur agréable; le drap *diffamé* qui a des défauts; le drap *affondé* qui a été lainé trop à sec; le drap *épaulé*, celui des mauvais marchands, tissé pour tromper l'oeil, avec plus de soin aux lisières qu'au milieu de la pièce. Ce drap, saisi par les jurés, était coupé en morceaux, de cinq aunes chacun; nous dirions aujourd'hui en cinq coupons. Le tisserand coupable payait vingt sous d'amende; on lui rendait les morçeaux et il devait prêter serment de ne pas les réunir et de ne les vendre qu'après avoir prévenu l'acheteur. Heureux temps où la garantie de l'honnêteté d'un marchand était un serment! C'était le temps des corporations où une solide hiérarchie empêchait ou réprimait tout écart individuel. Il faut d'autres sanctions et d'autres gages maintenant pour corriger nos profiteurs de la guerre!

Outre les draps, les drapiers tissaient quantité d'étoffes de laine, que nous trouvons sans cesse mentionnées dans les récits de nos chroniqueurs. Ce sont, entre autres: le *bouracan*, étoffe très velue; la *serge*, qu'on voit déjà au XIIe siècle; on nous en prédit le retour pour cet hiver:

"Haute nouveauté", diront nos catalogues; la *brunette*, tissu très fin et de couleur sombre, qui servait souvent pour les vêtements de deuil; le *bureau* ou *burel*, de nos jours la *bure*, étoffe grossière que nous avons beaucoup vue pendant la guerre; on l'employait aussi pour couvrir les tables, et c'est de là qu'est venu notre mot de *bureau*; le *droguet*, très recherché, et dans lequel entrait souvent du fil; *l'étamine*, à l'usage surtout des ecclésiastiques; la *toretaine*, très répandue au XIIIe siècle.

Au XVIIIe et au XVIIIe siècle, nous avons la *calmande*, étoffe très lustrée dont on faisait surtout des jupons et des robes de chambre; la *dauphine*, sorte de droguet très léger; *l'espagnolette*, autre sorte de droguet; la *flanelle*, surtout appréciée lorsqu'elle venait d'Angleterre et dont on confectionnait comme aujourd'hui, gilets et camisoles; le *molleton*, "étoffe très chaude et très *molette*", l'adjectif a dû créer le substantif; la *ratine*, semblable à celle de nos jours.

Du XIIe au XIVe siècle, la robe fut le principal vêtement des hommes et des femmes, au moins dans la classe aisée; ce fut même celui que portaient les gens de guerre lorsqu'ils quittaient leur armure. A cette époque la ressemblance entre l'habillement des deux sexes est si grande qu'il n'est pas toujours facile de distinguer l'un des autres. Mais très souvent aussi, le mot *robe* désignait un habillement complet dont chaque pièce était appelée *garnement*. En 1306, la petite Marguerite, fille de Philippe V, avait reçu, le jour de la Toussaint, une robe de trois garnements auxquels on ajouta un corset rond et une pelisse de fourrure.

Le *corset* fut d'abord un vêtement de dessous, ample, fendu sur le côté et sans manches. Au XIVe siècle, pour la première fois, on en vient à s'occuper de l'élégeance de la taille; on la veut fine, bien marquée; une ébauche de corset, sous le nom de *bandeau*, l'enserre donc au moyen d'un lacet. La mode à cette époque, comme toujours plus ou moins a maille à partir avec la morale. On se décollette largement, et, extravagance qui ne nous est malheureusement pas inconnue, on laisse voir ses jambes. "Une de ses jambes décoeuvre, décrivant une de ces élégants.

Charles V aimait la simplicité dans les vêtements; il ne voulait pas que les femmes se serrassent trop la taille. Néanmoins, la reine possédait de riches atours et changeait de robe plusieurs fois par jour. Son exemple n'était que trop suivi. Le chevalier de Latour-Landry, écrivant un traité destiné à l'éducation de ses filles, s'efforce de les mettre en garde contre la coqueterie. Et il fait parler la coquette, tout comme parle de nos jours la femme futile, la poupée qui court les magasins et les salons:

"Mes filles, n'imitez pas ces femmes qui, en voyant une robe ou un atour de nouvelle forme, s'empressent de dire à leur mari: Seigneur, je vous prie que j'en aie; telle ou telle en a j'en puis bien avoir. Sire, l'on me dit que telle a telle chose qui a trop bel ou trop bien lui sied; je vous prie que j'en aie!"

Au XVe siècle, la mode ne brille pas par la commodité; les robes sont simples et plissées, avec des manches si large "qu'un bouc eût bien entré dedans", dit un vieux chroniqueue qui ramasse toues les poussières et que, pour danser on relève à la taille avec un gros crochet de fer. Cette charge était si lourde que, le soir, les femmes avaient les jambes enflées.

Sous François Ier, le corset, qui s'appelait basquin, se rapproche du nôtre. C'est en effet un corsage de toile épaisse qui serre fortement la taille et en forme d'entonnoir. La cotte bien tendue le recouvre. La vertugale joue pour le bas le même rôle que le basquin pour le haut; la jupe est tendue sur elle et la femme s'élargit ainsi dans les deux sens à partir de la taille. Singulière esthétique! La tournure qui apparaît sous Henri III la perfectionne encore.

Sous Henri III aussi, le corset commence à devenir l'instrument de supplice qu'il a été bien souvent depuis; le *busc* apparaît, de bois verni, d'ivoire, d'argent ou de baleine. L'ambassadeur de Venise, prenant naïvement l'art pour la nature, écrit à son gouvernement:

"Les Françaises ont des tailles fort minces", pendant que, de son côté, Montaigne s'indigne et dévoile le secret de cette sveltesse: "Quelle géhenne des femmes ne souffrent-elles pas, guindées et cenglées, sur les costez jusques à la chair vive! Ouy quelquesfois à en mourir!"

A ce supplice vient s'ajouter celui de la *fraise*, et l'on est obligé d'inventer une cuiller à long manche pour permettre de manger son potage sans se tacher. Mais bientôt le collet montant par derrière, sorte d'éventail en dentelle, lé remplace.

Sous Louis XIV, le *vertugadin* commence à disparaître et est remplacé par trois jupes surperposées; le corsage fut tantôt fermé tantôt ouvert, avec décence.

Les *transparents* sont à la mode. Mme de Sévigné, qui touche à tout, écrit: "Avez-vous ouï parler des transparents? Ce sont des habits entiers les plus beaux brocards d'or et d'azur qu'on puisse voir, et pardessus des robes noires transparentes ou de belles dentelles d'Angleterre ou de chenilles veloutées... Cela compose un transparent... Voilà la mode."

Mais ce furent les *paniers* qui sévirent — le mot est juste puisqu'il implique celui de fléau — pendant les règnes suivants qui représentent le comble de l'incommodité et de l'extravagance. S'il faut en croire le *Mercure de France*, cette mode nous serait venue d'Allemagne. Elle fit fureur, et il n'y avait pas jusqu'aux servantes qui, sans jeu de mots n'allassent au marché sans paniers. Les paniers avaient facilement plus de trois aunes de tour (environ 4 verges); on en faisait "à coudres et à guéridon", ainsi nommés parce que les bras pouvaient s'y reposer.

Cet accoutrement que nous regardons aujourd'hui, dans le recul du passé et hors du cadre de nos intérêts et de nos idées avec une certaine complaisance, fut vilipendé par les écrivains, les poètes, les moralistes, l'Eglise elle-même. Le P. Bridaine fit un sermon entier sur les femmes chrétiennes". "Je voudrais bien savoir, Mesdames, s'écriait-il du haut de la chaire, de quel génie vous êtes poussées et pour qui vous nous prenez, voulant, dans un état si grossier et si déplorable, passer à vos yeux et dans l'esprit du monde chrétien pour spirituelles et dévotes, chargées comme vous l'êtes de la misère d'un immense et superbe panier qui tient à la ronde au moins la place de six personnes; cause funeste de l'embarras que vous donnez dans vos passages, prenant votre panier à deux mains et faisant voir un cercle de bois sous une jupe arrogante et fastueuse. Tel est le charmant régal et le spectacle que vous donnez au public de nos saint autel et dans les rues de la grande ville."

Et sous la régence, le P. de Larue, protestant contre le luxe général, s'écriait à son tour:

"Au siècle du sauveur, la pourpre des habits n'était que dans la cour des puissants; aujourd'hui, ce désordre a passé aux particuliers; il règne par tout le monde et le luxe a cessé d'être le vice des grands. Ce n'est plus à eux seuls qu'il faut donner des leçons de modestie; c'est au peuple et aux artisans."

A la fin du XVIIIe siècle, par imitation de la mode anglaise les femmes rapprochent le plus possible leur costume de celui des hommes; elles inaugurent les *robes rédingotes et le gilet*, se chaussent de souliers à talons plats, mettent sur leur tête un *chapeau de castor* et prennent à la main une canne légère.

Avec la Révolution, les robes ajustées reparurent; avec le Directoire, les modes grecques, sans la convenance toutefois. Et pour rejoindre notre époque, nous n'avons plus, les uns et les autres, qu'à feuilleter d'anciens albums de famille, ou même à nous rappeler de lointains souvenirs.

De cette revue succinte des vêtements et de la mode qui, tous plus ou moins ridicules ou déplacés, prêtèrent à la critique, une leçon se dégage. Non pas d'amnistie ni d'indulgence, mais de patience et de douceur pour notre temps dont les péchés ne sont point nouveaux. Devant les maux actuels de la mode, ne croyons pas tout perdu, ne nous voilons pas la face dans l'inaction en prononçant un anathème stérile. Plus simplement, chacun dans notre mesure, aidons la société qui suit un éternel penchant à remonter l'autre versant.

H. de Vismes.

LEPRE ET LEPREUX

(Action Catholique)

Jadis, aux portes des villes de Judée, se tenaient de pauvres malheureux obligés de pousser à l'approche de tout homme le cri lugubre: "Impur! Impur!"

C'étaient les lépreux. Dévorés dans tout leur corps par la corruption qui envahissait leur chair vivante, la tête rasée, les lèvres couvertes d'un voile, ils apparaissaient comme des sépulcres animés. Leur contact, leur souffle même étaient une souillure.

Cette race digne de pitié et objet d'horreur n'est pas morte. La lèpre est de tous les temps. Quand les corps échappent à ses morsures, elle n'épargne pas les âmes. Et aujourd'hui le nombre des âmes que ronge la lèpre grandit sans cesse.

Le soir nos lieux d'amusements publics s'en remplissent, les tramways en débordent: toute une jeunesse s'y presse, qui paraît vivante, mais qui est morte. Ni son enthousiasme, ni les puissants élans de son âme, ni la pureté, ni la foi, rien n'est épargné: une lèpre infâme ronge tout. Elle a des odeurs de charnier que ne suffisent pas à masquer les délicats parfums répandus dans la chevelure et les habits.

Elle montre son sourire trompeur dans l'échancrure du col de nos filles et de nos femmes, elle se laisse voir toute triomphante dans la transparence scandaleuse des tissus. Oh! comme cette lèpre en a tué, chaque année, qui auraient pu être les promoteurs d'oeuvres de zèle, les instruments dévoués de nobles et fécondes entreprises!

Il y aurait toute une sensation si une journal annonçait avec des manchettes de trois colonnes: "Dix lépreux errent dans la ville".

On interpellerait violemment la police et le bureau d'hygiène. Nul ne voudrait plus se mêler à la foule de crainte de prendre le terrible mal. Mais que des voix dénoncent les endroits où se contracte la lèpre des âmes on se bouche les oreilles.

"Quels trouble-fêtes que ces genslà! dit-on.

"Quand les corps sont en péril, quand la souffrance ou la mort menacent la chair, ah! très bien, que l'on crie. Mais pour les âmes, allons donc! Sermonneurs ennuyeux, qui vous a demandé de nous guérir? Ce peu de boue que sont nos corps, nous l'estimons plus que cette lumière et cette vie que sont nos âmes, pour laquelle un Dieu a voulu répandre tout son sang. Allons, les heures de la volupté sont courtes. Ne les abrégez pas!"

Et la ronde continue.

Les lépreux de jadis criaient sur les routes de Judée, au passage du Sauveur: "Jésus, bon Maître, ayez pitié de nous!" Ceux d'aujourd'hui trouvent à leur pourriture une saveur dont ils ne veulent plus se passer. L'atmosphère est toute lourde des odeurs malsaines de plaisirs, de sensualités, et de grossières jouissances qu'ils répandent sur leur passage.

De temps en temps on apprend qu'ils ont fait des victimes, qu'ils ont étranglé lâchement une jeune fille qui se défendait contre les baisers de cette lèpre.

Il y a un moment de stupeur. La police s'agite. La justice enquête. On ne découvre personne. Sur toutes les réputations planent des soupçons.

Et la ronde de la volupté reprend; à peine si elle se laisse distraire par la nouvelle que 4,000 hommes sont sans gagne-pain. Et sa lèpre pénètre plus avant les coeurs et les âmes, courbant sous le joug des volontés, souillant, tuant des intelligences.

Plus de dimanche! plus de vie de famille! plus de justice! A tous les étages le plaisir et le vol. Sur nos rues, jusque dans le églises de prétendues femmes respectables portent dans le débraillé de leur vêtement, cette affiche: "A louer!" Partout des jeunes hommes dont les yeux s'allument d'une fièvre infâme des jeunes filles dont les regards brillent d'un éclat provocateur et déluré.

Ah! les lépreux de jadis aux yeux rongés et vides, aux joues couvertes de tubercules qui se crèvent en laissant échapper un liquide répugnant si nous pouvions dresser leurs ombres hideuses aux portes de nos théâtres, sur le seuil de nos salles de danses, aux barrières du Terrain de l'Exposition, et mettre dans leurs bouches sans lèvres, ce cri strident et toujours répété: "Impur! Impur!"

Mais non, il ne paraît pas que ni ces cris, ni d'autres puissent éveiller nos autorités sociales. Elles continueront à rechercher les criminels et à laisser subsister les causes du mal.

Le lépreux, quand la maladie a atteint sa dernière période, on dit qu'il tombe dans un marasme épouvantable et que devenu indifférent à tout, il passe ses jours assis ou couché, sans un mouvement, attendant la fin de son agonie.

La lèpre du plaisir nous a-t-elle tellement gangrenés que toute notre corps social en soit là?

On le dirait!

Paul Henri.

Les cavaliers de la plaine.

Le corps de police montée de l'Ouest canadien, qui vient de subir par ordre du gouvernement fédéral, une réorganisation complète, étendra maintenant ses activités par tout le pays et sera désormais connu sous le nom "Royal Canadian Mounted Police", au lieu de "Royal North West Mounted Police", qu'il portait depuis son origine.

Fondé en 1873 par feu Sir John A. MacDonald, dans le but de prendre possession et de maintenir l'ordre dans les vastes territoires situés à l'ouest du lac Supérieur, ce corps de police a subi des fortunes diverses et s'est distingué dans maintes occasions durant la période difficile de la pénétration des blancs dans ces régions jusqu'à cette époque entre les mains des Indiens et des métis. La force était d'abord composée de 16 officiers, de 20 constables et de 244 chevaux, dispersé entre divers postes, parmi lesquels il faut mentionner ceux de Fort Garry, Fort Whoopup et Fort McLeod. Les policiers eurent immédiatement beaucoup de travail accomplir surtout pour mettre un frein au commerce de l'alcool avec les sauvages, mais ils ne tardèrent pas à en imposer et à gagner le respect de tous à cause de leur équité dans toutes les circonstances.

En 1874, un fort fut construit à Calgary, tandis que le colonel Jarvis prenait charge de celui d'Edmonton avec un détachement de quarante hommes. Le fort Saskatchewan, situé à 28 milles d'Edmonton, fut bâti en 1876 et celui de Regina, qui devait en 1883 devenir les quartiers généraux de la police montée de l'ouest, fut érigé en 1882. On comptait alors 14 forts disséminés dans les territoires des prairies.

La police montée eut fort à faire lorsque disparurent de la plaine les vastes troupeaux de "buffalos" d'où les Indiens tiraient la plus grande partie de leur subsistance. Laissés sans beaucoup d'autres ressources pour se nourrir, ces derniers se mirent à voler et tuer les animaux des colons, qui durent recourir à l'assistance de la force organisée pour se protéger. Le massacre des animaux devint si grand à mesure que les Indiens étaient poussés par la famine, qu'un grand nombre de colons préférèrent émigrer au-delà de la frontière pour éviter de trop lourdes pertes. Plus tard survinrent les troubles avec Riel et ses Métis, troubles auxquels fut activement mêlée la force constabulaire montée.

Au début de la guerre mondiale de 1914, les rangs de la R.N.W.M.P. diminuèrent à tel point qu'ils ne comptèrent bientôt plus que 500 hommes. Ce n'est que récemment que l'on a décidé de fondre le corps de la police fédérale avec celui de l'Ouest et de donner à la nouvelle organisation des attributions plus grandes. Son autorité s'étend maintenant sur toutes les provinces du Dominion et avec le recrutement, le nombre des constables et des officiers s'élève aujourd'hui à 2,500. Disons en terminant que la "police montée" est renommée pour sa bonne tenue, sa belle apparence et pour l'habileté des hommes à monter à cheval.

CONCERTS HELIE.

Comme nous l'annoncions dans nos présédents numéros, nous avons le plaisir de communiquer à nos lecteurs l'itinéraire que notre populaire ténor canadien-français suivra dans sa tournée: St-Jean-Baptiste, Letellier, St-Pierre Jolys, Notre-Dame de Lourdes, St-Claude, Ste-Anne, St-Eustache, St-Rose et Lasalle.



Nous annoncerons une semaine à l'avance la date de chacun de ces concerts.

M. Hélie sera accompagné de plusieurs artistes canadiens-français ue renom sera M. Dorval, le talentueux organiste de la cathédrale de St-Boniface.

Ces concerts seront une aubaine musical pour notre population. Elle doit à sa bonne réputation de patroniser généreusement ces concerts et de faire une chaleureuse réception à M. Hélie et aux artistes qui l'accompagneront.

Quel est le comble. — De la méchanceté?— Battre la campagne.

Quel est le comble. — Du savoir faire pour un coiffeur?—Raser les murs.

CAUSERIES DU DIMANCHE

LE PROTESTANTISME

Ni unité, ni sainteté.

Cette causerie n'est pas un pamphlet destiné à multiplier les calomnies contre les protestants. Elle est l'exposition très nette de la vérité. Si elle tombe jamais sous les yeux de quelqu'un de nos frères séparés, ils verront que toutes les affirmations que nous avançons ici reposent sur le témoignage des protestants eux-mêmes.

Nous disons donc, en écartant tout ce qui peut blesser les personnes, mais en affirmant bien haut le principe:

Le protestantisme n'a ni unité, ni sainteté donc il n'est pas la vraie religion.

Aveu de Luther

"Il y a presque autant de croyances que de têtes. Celui-ci ne veut pas du baptême, celui-là rejette le sacrement de l'autel....." écrivait-il en 1525. Avec le temps la division n'a fait que s'étendre. Aussi Bossuet a-t-il pu écrire l'histoire des *Variations* des Eglises protestantes.

"On peut affirmer, disait un ministre protestant, qu'il n'y a pas un seul point de doctrine admis par les uns qui ne soit rejeté par les autres.

L'enseignement protestant est le renversement même du principe de la moralité. "Les bonnes oeuvres sont inutiles et même nuisibles. L'homme, une fois qu'il a été justifié, est sûr d'être sauvé, quelques crimes qu'il commette ensuite.— Il n'est pas de scandale plus dangereux, plus venimeux que la bonne vie extérieure manifestée par les bonnes oeuvres. Les âmes pieuses qui font le bien pour gagner le ciel, non seulement n'y parviendront jamais, mais il faut les compter parmi les impies."

(*Oeuvres* de Luther, t. VI, p. 160.)

Il n'y a que l'autorité établie par le Christ pour enseigner, autorité à laquelle il est nécessaire d'obéir pour établir cette unité.

Allez, enseignez toutes les nations. Qui vous écoute m'écoute, a dit le Seigneur.

Les protestants n'écoutent pas les apôtres et leurs successeurs. Voilà pourquoi ils n'ont pas l'unité, et par conséquent pas la vérité.

Les sectes protestantes.

Depuis le lendemain de la Réforme, disait le pasteur Vinel, il y a des protestants, mais il n'y a plus de protestantisme.

Les sectes protestantes se sont multipliées à l'infini. Citons pour en donner une idée, les noms des sectes qui, d'après un journal américain se partagent l'Etat de New-York:

Anabaptistes, baptistes, nouveaux baptistes, baptistes libres, baptistes séparés, baptistes rigoureux, baptistes libéraux, baptistes paisibles, baptistes petits-enfants, baptistes gloire, halléluiahs, baptistes chrétiens, baptistes au bras de fer, baptistes généraux, baptistes particuliers, baptistes du septième jour, baptistes écossais, baptistes de la nouvelle communion générale, baptistes nègres, indépendants ou puritains, caméroniens, crispites ou frisés, cambellites ou reformés, dunkers, libres penseurs, haldanites, huntingdoniens, irvingiens, inghamites, sauteurs, chrétiens bibliques, glassites ou sandomonians, anciens presbytériens, nouveaux presbytériens, écossais, congrégationalistes, quakers ou amis, unitairiens, sociniens, moraves ou frères de l'unité, méthodistes ou wesleyens, méthodistes primitifs, wesleyens réformés, calvinistes méthodistes français, originaux connexistes, nouveaux connexistes, swedenborgiens, frères de Plymouth, chrétiens rebaptisés, mormons kellytes muggletoniens, romainiens perfectionnalistes, méthodistes rogessiens, secklers, universalistes marcheurs, rothfieldistes, disciples-amis libres ou agapémonistes, luthériens, protestants français, réformés allemands, protestants allemands réformés, catholiques allemands ou disciples de Ronge, nouveaux illuminés, anglicans anglais, anglicans allemands, anglicans français, etc., etc.

Et dire qu'il y en a encore d'autres!

L'énumération suffit pour montrer à quelles variations infinies le protestantisme est descendu.

Inutile d'insister longtemps. La vérité est une.

Si les méthodistes ont raison, les presbytériens ont tort et tous les autres avec eux.

Comment trouver la vérité dans ce dédale inextricable?

Au temps de Bossuet, le ministre Jurieu proposait d'établir l'unité au moins sur les points essentiels qu'il appelait les points fondamentaux.

Mais comment arriver à déterminer ces points fondamentaux? Les protestants ne pourront jamais s'entendre là-dessus.

Pas de sainteté dans les fondateurs. — Luther.

Nous ne nions pas qu'il y ait gens honnêtes chez nos frères séparés. Mais les sectes protestantes n'ont pas la sainteté.

On sait ce que le protestantisme a fait de la virginité, condamnant le célibat des prêtres et poussant les religieuses à quitter leur vie pure et innocente. Nous nous contentons de l'exemple des fondateurs.

Martin Luther était moine. Il se révolta contre l'Eglise, finit par se marier avec une religieuse détournée de sa vocation.

Véritablement, dit Calvin, son collègue dans la fondation de la Réforme, Luther est fort vicieux. Plût à Dieu qu'il eût pris soin de réprimer davantage son incontinence, plût à Dieu qu'il eût songé davantage à reconnaitre ses vices!

Quand je lis un livre de Luther, dit Zwingle, autre fondateur du protestantisme. (Oeuvres, t. II, p. 474, il me semble voir un pourceau immonde grogner en flairant par ci par là les fleurs d'un beau jardin; c'est avec la même impureté, la même ignorance de la théologie, la même inconvenance, que Luther parle de Dieu et des choses saintes.

Jamais, dit le protestant Cobbett, jamais le monde ne vit dans un même siècle, une collection de misérables tels que Luther, Zwingle, Calvin, etc.; le seul point de doctrine sur lequel ils étaient d'accord était *l'inutilité des bonnes oeuvres*, et leur vie sert à prouver combien ils étaient sincères dans ce principe (1).

La vie de Luther fut, après son apostasie, consacrée aux plaisirs de la table, à la débauche; aussi raconte le protestant Benedit Morgestern (*Traité de l'Eglise, p.* 21, quand on voulait se permettre quelques débauches, on disait: *Aujourd'hui nous vivrons à la Luther*.

Il est impossible de citer les *Propos de table* de Luther, tellement ces propos sotn grossiers et cyniques.

On a conservé une prière de Luther, qui se termine par ces mots: "Bien boire et bien manger est le vrai moyen d'être heureux."

Il est difficile de dépeindre la violence avec laquelle il attaque le Pape et l'Eglise.

Il n'a jamais été proféré dans aucune langue dit M. Auguste Nicolas dans son beau livre *Du protestantisme*, rien qui approche de la sanguinaire violence des écrits de Luther. Son livre intitulé: *La papauté de Rome instituée par le diable* est une tache qui soullera éternellement, non seulement la littérature allemande, mais encore les annales du genre humain.

"Le Pape (j'hésite à transcrire ces lignes affreuses), le Pape est le diable. Si je pouvais tuer le diable, pourquoi ne le ferai-je pas au péril de ma vie? Le Pape est un loup enragé contre lequel tout le monde doit s'armer sans attendre même l'ordre des magistrats; en cette manière, il ne peut y avoir lieu de se repentir, si ce n'est de n'avoir pu lui enfoncer l'épée dans la poitrine....."

Ses blasphèmes.

Nous citerons quelques échantillons textuels:

"Dieu n'a fait que des folies; si j'avais assisté à la création, je lui aurais donné des conseils j'ai toujours été beaucoup mieux traité par le diable que par la main des hommes."

Luther et le landgrave de Hesse

Le landgrave de Hesse voulait obtenir de Luther la permission d'avoir plusieurs femmes et de se livrer au libertinage: Luther, Melanchton, Bucer signèrent une consultation et approuvèrent la bigamie. Ils en eurent honte, et voulurent garder la chose secrète. Mais la famille du landgrave n'en fit pas mystère et déclara que tout lui était permis de par Luther et les autres ministres.

Le protestantisme de Luther était vraiment une religion accommodante.

Luther et la mort. — Son désespoir.

Le doute et les troubles de conscience le dévoraient.

Peu de temps avant sa mort sa femme lui montrait, un soir d'été, les étoiles qui brillaient au firmament: "Vois donc, maître, lui disait-elle, combien ce ciel est beau!—Il ne brille pas pour nous, répondit sombrement l'hérésiarque —Est-ce, répliqua Catherine effrayée, parce que nous avons violé nos voeux?—Peut-être, dit Luther.—S'il en était ainsi, il y faudrait revenir.—Il est trop tard; le char est embourbé." Et il coupa court à la conversation.

A Eisleben, la veille du jour où il fut frappé d'appoplexie, il disait à ses amis:

"J'ai presque perdu le Christ dans ces grandes vagues du désespoir où je suis comme enseveli."

Et, après une pause:

"Moi qui ai donné le salut à tant d'autres, je ne puis me le donner à moi-même!"

Luther avait d'effroyables remords et des moments de doutes terribles.

Il attribuait au démon les reproches intolérables que lui adressait sa conscience, et pour en étouffer la voix, il buvait avec excès, cherchant ainsi à s'étourdir. Il prétendait que c'était pour lui une rude pénitence. En vérité singulière pénitence que celle de l'ivrognerie. "Si tu es tourmenté par le démon, écrivait-il à Jérôme Weller (6 nov. 1530), cherche la conversation, bois plus abondamment, amuse-toi: fais tout cela par haine du diable." Etrange dévotion que celle-là.

Il écrivait à Catherine de Bora, 29 juillet 1534;

"Hier, j'avais bu un mauvais coup; je fus obligé de chanter. Lorsque je ne bois pas bien, cela me chagrine, et je le fais volontiers, surtout songeant que j'ai là du bon vin et de la bonne bière."

Luther mourut, blasphémant jusqu'à la fin, et sa dernière parole fut une protestation d'impénitence.

Calvin.

Calvin a introduit le protestantisme en France.

D'après les historiens, il fut marqué par le bourreau comme les forçats, à cause de ses moeurs infâmes. Le protestant Galiffe a écrit en 1836:

Ce nom, criminellement fameux, qui dressa l'étendard de l'intolérance la plus féroce, des superstitions les plus grossières et des dogmes les plus impies; épouvantable apôtre, à l'inquisition de qui rien ne pouvait échapper, qui, dans les deux années 1558 et 1559, fit exécuter quatre cent quatorze jugements en matière criminelle, etc.

Galiffe l'appelle un buveur de sang et prouve ses accusations par les écrits de Calvin lui-même et par les archives publiques de Genève.

"Calvin, dit le protestant Volmar, est violent et pervers, tant mieux! Voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires."

Que dirais-je de Calvin, qui avait à chaque instant au bout de la plume les épithètes de fripons, ivrognes, fous furieux, enragés, bêtes, taureaux, porc ânes, chiens: "Quand aux Jésuites, qui nous sont surtout contraires, il faut les tuer, ou, si cela ne se peut commodément faire, les chasser, ou tout au moins les écraser sous les *mensonges* et les *calomnies*.

D'après le protestant Schuselburg (1), "..... Calvin mourut de la fièvre pourpée, dévoré par une fourmilière de vers et consumé par un abcès ulcéreux, dont l'odeur infecte ne pouvait être supportée par aucun des assistants." Il exhala misérablement son âme, en désespérant de son salut, en invoquant les démons, et en proférant les jurements les plus exécrables et les blasphèmes les plus affreux.

Jean Henri (1), disciple de Calvin et témoin oculaire de sa mort dans le désespoir, d'une de ces morts honteuses et dégoûtantes dont Dieu a menacé les impies et les réprouvés..... Je puis l'attester en toute vérité, ajoute-t-il puisque je l'ai vu de mes yeux."

Calvin était cruel.

On vit un jour Pierre Ameaux, qui appartenait au Conseil des vingt-cinq, aller faire demi-nu, une torche de cire à la main, amende honorable devant l'Hôtel de Ville, pour avoir raillé le réformateur dans un dîner et fait pâmer de rire ses convives. Le ministre Henri de la Nat, François Favre, un des hommes les plus considérables de Genève, furent condamnés à la prison pour avoir ri; Jacques Gruel fut condamné à mort pour avoir fait des chansons sur Calvin.

Michel Servet, protestant antagoniste de Calvin, fut condamné à être brûlé vif pour avoir soutenu des doctrines opposées à celles de Calvin; Servet fut conduit au supplice par Farel.

Henri VIII, roi d'Angleterre

Avant d'introduire le schisme en Angleterre, il avait commencé par combattre les erreurs de Luther. Il publia contre lui la défense des sept sacrements dont il fit hommage au pape Léon X dans une lettre qu'on peut lire en tête de l'ouvrage. Le Pape pour le récompenser, lui donna le titre de *Défenseur de la foi*.

Henri VIII ne devait pas persévérer.

Ses passions violentes l'entrainèrent à tous les désordres et bientôt, il se sépara de l'Eglise et entraina tout son royaume dans son schisme.

Il répudia sa femme légitime Catherine d'Aragon pour épouser Anne de Boleyn. Sa vie scandaleuse ne devait pas se borner à cela.

Ce misérable fut un véritable Barbe-Bleue. Il eut successivement six femmes, qu'il condamnait à mort quand il était fatigué d'elles.

Sa vie désordres n'eut d'égale que sa cruauté qu'il essaya de légitimer en se séparant de l'Eglise et constituant l'Angleterre indépendante du Pape. Il fit mettre à mort le chancelier Thomas Morus et l'évêque Fisher, coupables d'avoir suivi leur conscience.

La cupidité fut aussi un des mobiles de ces crimes. Il fit dépouiller les couvents anglais. Intolérant pour les autres, il fit faire une déclaration en six articles que l'on devait admettre sous peine de prison.

Voici comment le protestant Cobbett raconte sa mort;

Durant les dernières années de sa vie, les excès d'Henri l'avaient rendu d'une corpulence telle qu'il ne pouvait se mouvoir qu'à l'aide de mécaniques qu'on inventait pour son usage particulier, mais il n'en conservait pas moins son ancienne férocité et sa passion pour le sang. Il était étendu sur son lit de mort et nul n'osait l'informer de son état par crainte de ses fureurs et des châtiments qui eussent puni cet avertissement. Il mourut laissant une foule de condamnations capitales qu'il n'avait pas eu le temps de signer.

MacSweney à la dernière extrémité.

Londres, 26.—Terence MacSweney, lord-maire de Cork, n'a plus que pour vingt-quatre heures à vivre, suivant les médecins de la prison de Brixton. La condition actuel de cet Irlandais officiel, qui est près de mourir à la suite de la grève de la faim, soulève beaucoup d'intérêt dans tout l'Empire.

La majorité des journaux britanniques demandent au gouvernement de le relâcher, déclarant que ce serait "une erreur fatale" de le laisser mourir. Ils font remarquer que la situation en Irlande est à la veille d'être un désastre irréparable et que la mort de MacSweney marquera le commencement de l'anarchie.

On a perdu tout espoir cependant de voir MacSweney être remis en liberté. Lloyd George a envoyé hier, un message de Lucerne déclarant qu'il est absolument impossible de faire une exception à la loi dans le cas des lord-maires.

La réponse du roi Georges à une communication de Redmond Howard, neveu de John Redmond n'est pas plus favorable.

Le roi se contente de reconnaitre les sacrifices de la famille Redmond pour l'Irlande et conclut. "Votre demande aura ma considération immédiate."

Trente mille pro-irlandais ont manifesté, hier soir, devant la prison de Brixton, en faveur de MacSweney. La police a réussi à les disperser après en avoir arrêter plusieurs. Un bon nombre de chefs du parti ouvrier participaient à la démonstration.

Les autorités du gouvernement britanniques à Dublin ont publié une déclaration niant le fait que MacSweney fut arrêté pendant qu'il remplissait paisiblement ses devoirs de citoyen. Au contraire, dit-on, il était à une assemblée des officiers de l'armée républicaine, dont il est brigadier général, quand il fut arrêté.

Un message à Wilson

Dublin, 26.—Arthur Griffith, président actif de la République irlandaise, a envoyé le message suivant au Président Wilson:

"Je dois vous informer que le lord-maire de Cork, dûment élu comme député dans le comté de Cork, en Irlande, vient d'être saisi par les forces de l'armée anglaise qui l'ont déporté en Angleterre à bord d'un vaisseau de guerre. Il est maintenant en danger de mort à la prison de Brixton à Londres. Je rappelle à Votre Excellence la déclaration faite par les chefs alliés et les états neutres quand le bourgmestre de Bruxelles fut traité avec la même dûreté. Parlant de la Convention des Modérés pour l'adoption du statut d'un Dominion, Griffith ajoute:

"L'impérialisme est mort comme force politique en Irlande: le Sinn Fein l'a tué. La mentalité d'esclave est disparue et le territorisme de l'Angleterre ne la ressuscitera pas."

Nouveaux troubles à Belfast.

Belfast, 26.—De nouveaux troubles ont originé près de l'église catholique St-Mathieu. On s'est battu à coups de revolver. La police et les militaires ont eu de la peine à rétablir l'ordre. Il a fallu un fort détachement du régiment de Somerset pour arrêter les désordres.

La "Gazette" à 5 sous.

Montréal, 26 — A partir de mercredi prochain, 1er septembre, la "Gazette" de Montréal se vendra à 5 centins l'exemplaire et $12 par année.

IDEAL

J'ai gravi le sommet des monts au front de glace
Je me suis ri de l'aigle au vol audacieux;
Sous mes pieds le chaos, sur ma tête les cieux;
Autour de moi, partout, ce n'était que l'espace!
Et quand du dernier pic j'eus achevé l'assaut,
J'interrogeai mon coeur, et mon coeur dit: "Plus haut!"

Au matin, j'ai de l'aube admiré la merveille:
Une lueur blanchâtre emplissait l'Orient
Et préludait aux feux de l'astre flamboyant.
Les cimes s'empourpraient d'une teinte vermeille;
Et, quand le ciel, enfin, déchira son bandeau,
J'interrogeai mon coeur, et mon coeur dit: "Plus beau!"

J'ai contemplé, debout, sur le sables des grèves,
L'immensité des flots, les horizons lointains
Dont la brume estompait les contours incertains,
Quand sur ces infinis j'eus égaré mes rêves,
Ravi de ces aspects d'un sublime enivrant,
J'interrogeai mon coeur, et mon coeur dit "Plus grand!"

De l'azur étoilé la coupole est immense;
J'ai sondé dans la nuit la profondeur des cieux;
A compter des soleils, j'ai fatigué mes yeux.
Des astres n'ayant pu mesurer la distance,
Muet, et l'oeil fixé sur ces plages sans fond,
J'interrogeai mon coeur; mon coeur dit: "Plus profond!"

Où donc est-il, mon coeur, l'idéal de ta vie?
Que puis-je encore livrer à tes désirs ardents
Pour les savoir enfin assouvis et contents?...
Et mon coeur répondit: "Pour combler mon envie,
En vain mille splendeurs éclatent en tout lieu;
Tout n'est qu'ombre et néant, et moi j'aspire à Dieu!"

Riblin de Galenn.

COMPRENDRE L'ENFANT

Je viens de passer quelques heures en invité, chez des amis ménage heureux que peuplent quatre frais bambins: dix, huit six et quatre ans.

Comme je suis un ami de vieille date (on ne se gêne pas avec ses amis) et que j'ai la réputation d'aimer beaucoup les enfants on n'a donc rien modifié au train quotidien de la maison, et les enfants ont continué d'être mêlés durant toute ma visite à la vie familiale.

J'en ai fait mon compliment aux parents.

Mais, grand Dieu, quel enfer! Quel tohu-bohu où se croisent les cris et les éclats de rire les menaces et les plaintes. Quel tintamarre!

Pourtant, ces quatre mioches à ce qu'il m'a semblé n'ont rien de particulièrement désagréable.

Ce ne sont point, comme le redit si souven leur injuste et imprudente maman, "quatre diables tels qu'on n'en a jamais vu"!

Au contraire, ils ont tous les charmes de l'enfance.

Mais ils ont le tort, l'unique tort, aux yeux de leurs parents aveugles, d'être de leur âge.

Ils ont dix, huit, six et quatre ans, et les parents l'ignorent.

Ou du moins, ils agissent comme s'ils l'ignoraient.

Ces mioches sont remuants et, après cinq minutes d'immobilité et de silence, leur petite langue leur démange; ils sentent des picotements insupportables dans les mollets; ils parlent, ils babillent, ils remuent sans prendre garde à la conversation comune, qu'ils ne suivent d'ailleurs pas (elle les intéresse si peu); ils se lèvent et commencent un jeu au cours duquel les chaises renversées deviennent tour à tour des autos, des canons, des tranchées.

Trois ou quatre fois déjà, ordre leur a été donné d'avoir "à se tenir tranquilles".

Mais cet ordre jeté presque inconsciemment par la maman en manière de parenthèse, ils ne l'ont pas entendu, et voici qu'éclate une voix éraillée, tant elle est courroucée:

— Mais, insupportables gosses, demeureraz-vous tranquilles! Il y a dix fois que je vous commande de cesser vos cris et vos jeux!

Un petit frisson d'effroi les fait trembler: c'est si dur d'être ainsi violemment arraché à un jeu où s'exerce joyeusement cette faculté d'imagination et, en un sens d'abstraction, si puissante chez les enfants!

Et le courroux maternel, mon Dieu, n'est point un spectacle qui puisse consoler de l'illusion brusquement envolée!

Le calme renait donc à l'instant, et voilà les enfants qui reforment le cercle de famille.

La conversation des grands ou leurs occupations reprennent, sans qu'on songe davantage à s'occuper des petits.

Deux minutes après, l'un des petiots, poussé par le même besoin l'activité, recommence à s'agiter.

Son exemple devient contagieux et, l'instant d'après, les quatre mioches sont, sans qu'on sache comment, tout à un nouveau jeu évidemment non prévu au manuel du bon ton en société.

Et la maman, inconsciemment aussi, reprend ses défenses distraites... que les enfants n'entendent point, jusqu'au moment où l'énervement maternel explose en... — pardon, Madame — en vociférations époumonnées, fleuries, hélas! d'injures parfois très malsonnantes.

Et le silence se fait encore... pour deux minutes.

Ah! chère Madame et amie, pourquoi n'ai-je pas eu le courage de vous montrer votre tort?

Je vous aurais dit, avec le plus grand ménagement: Vos enfants sont des enfants.

Efforcez-vous donc de les comprendre!

L'immobilité et le silence leur sont insupportables, ne les y forcez pas, ils en sont naturellement incapables.

Ne les rendez pas désobéissants en leur donnant des ordres contraires aux ordres plus impérieux, aux ordres inéluctables de leur nature infantile.

Ces ordres, vous les prononcez sans doute, mais vos enfants ne les entendent pas, et leur distraction est tout involontaire, par conséquent non coupable.

Voulez-vous qu'ils ne vous incommodent pas? Occupez-les.

Donnez à leur besoin d'activité un aliment convenable.

C'est une sottise de dire à un enfant et de lui répéter: "Mais tiens-toi donc tranquille!" si on ne lui permet pas de s'occuper à quelque chose qui l'intéresse.

Cherchez des jeux, des occupations qui cadrent avec l'âge de vos enfants et offréz-leur ces jeux au moment où vous voulez être tranquille.

Ne tentez pas de refréner l'activité des petits, vous n'y parviendrez pas sans dommage pour leur santé.

Que votre rôle soit plus actif défendez moins, mais commandez avec art.

Canalisez et orientez cette activité incompressible. C'est le seul moyen d'en être maitresse pour votre propre tranquilité et pour le plus grand bien de l'éducation de vos chers sauvages

Oui, voilà ce que j'aurais pu dire, moins brutalement, sans doute...

Mais lâchement, je ne l'ai point dit et je m'en suis allé en plaignant mes amis, en plaignant leurs enfants.

Et je me suis surpris, sur le chemin, à fredonner la parodie de la romance de Massenet:

Ingrats, querelleurs et gourmands,
Bavards, menteurs et volontaires;
Ils font que les meilleurs parents
Voudraient se voir célibataires!

JACQUES HERBE.



LA MARIEE...

Dans la grande allée de la Cathédrale, s'avance, au bras de son père, la future épousée radieuse et calme.

Des plis souples de sa toilette nuptiale, tout comme du bouquet blanc qu'elle tient, s'exhale le parfum de tous les espoirs de bonheur Ses yeux et ses lèvres sourient à l'avenir plein de promesse. De coeur gai, elle va abdiquer sa liberté; sa voix ne tremblera pas lorsqu'elle prononcera le "oui" irrévocable qui liera sa vie à une autre. Et à cet instant solennel, il entrera dans son âme quelque chose qui n'y était pas auparavant.

Hier, enfants! Aujourd'hui, femme!

Dès qu'elle vit clair dans la route à suivre, elle n'a cessé d'en appeler à l'aide surnaturel. Elle n'est pas de ces têtes légères qui attendent l'époque de leur mariage dans l'impatience de s'émanciper, ou encore de renouveler une garde-robe, de palper de fines soies ou dentelles et d'afficher de riches et nombreuses toilettes. Non, tous ces préparatifs et ces courses, qui lui plaisent toutefois— qui l'en blâmerait? — ne tiennent qu'un rôle bien secondaire dans le grand acte qu'elle va accomplir.

Ne lui a-t-on pas dit que partout, quelle que soit la voie qu'on doit poursuivre ici-bas, il y a des joies, c'est sûr, mais à côté de ces joies des sacrifices à faire et des épreuves à supporter? C'est bien le fait de tout mortel, et pourtant, cette constation ne rend guère l'endurance plus facile... La jeune fille qui se marie sait que chaque jour, ses devoirs se résumeront en un seul: le dévouement. Cependant, en se rendant à l'autel où ses pas la conduisent, elle est convaincue que dans la bénédiction spéciale qu'elle va recevoir, elle puisera les forces et le courage voulus pour accomplir sans faillir, son programme de femme chrétienne.

Elle a mis sa confiance en Dieu avant de la mettre en celui qui sera pour elle l'ami et le protecteur désiré. Leur foyer s'alimentera constamment du feu doux et suave d'une véritable affection. Et de leurs attentions, de leurs conseils mutuels et de leur cordiale entente, s'épanouiront les fleurs — non pas éphémères celles-là — d'une paix profonde et inaltérable.

En un jour de pareille fête, voilà bien les voeux que doivent présenter aux nouveaux époux, les amis qui les entourent. Les cadeaux matériels, qui sont, certes, un excellent témoignage d'estime et d'amitié, peuvent perdre de leur éclat et se briser avec les années mais les souhaits doublés de prières, qui viennent de coeurs sincères conervent toute leur valeur et ne sauraient subir l'usure du temps.

Jacqueline des Erables

Evangile

XVe Dimanche après la Pentecôte (*S. Luc, VII*, 11-16.)

En ce temps-là Jésus allait à une ville appelée Naïm, suivi de ses disciples et d'une grande foule de peuple. Or, comme il approchait de la porte de la ville, voilà qu'on portait en terre un fils unique, dont la mère était veuve, et il y avait avec elle beaucoup de personnes de la ville. A sa vue, le Seigneur touché de compassion lui dit: Ne pleurez pas, et s'approchant, il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et i ldit: Jeune homme, levez-vous, je vous le commande. Et aussitôt le mort se leva et se mit à parler, et Jésus le rendit à sa mère. Et tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu endisant: Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple.

LE PELERINAGE DE SAINT-MALO

Un bel hommage à Notre-Dame de Lourdes.

Un temps idéal favorisait dimanche dernier le pèlerinage de Notre-Dame de Lourdes à Saint-Malo.

Dès 7 heures du matin jusqu'à 10 heures, la foule des pèlerins remplissait l'église, ornée et parée, et se pressait autour de la Ste-Table.

A neuf heures les autos chargés de pieux voyageurs vont conduire leur charge joyeuse daus le bois, au Rond Point de la Grotte, au milieu du grand parc paroissial, lieu de rasemblement général, où parents et amis sont heureux de se rencontrer. Un grand nombre de paroisse du Manitoba y sont largement et honorablement représentées. Chacune a tenu à honneur d'envoyer une délégation à ce pieux et délicieux sanctuaire: Ste-Agathe, Letellier, Ste-Elizabeth Trancona, St-Boniface, St-Pierre, Olga N.D.E.U. Mariapolis, etc.

La chapelle et la grotte étaient cette année, particulièrement décorées de fleurs de tentures, d'orcieusemennes.m. ..: tures d'oriflammes et de pavillons aux mille couleurs qui s'agitaient gracieusement au souffle léger d'un vent plein de fraicheur.

A l'ombre de trembles et d'ormes majestueux, hauts de 50 à 60 pieds, la foule entend la grand'messe chantée par le R.P. Houle, directeur de l'école St-Joseph, Otterburne, puis un substantiel sermon donné par le R.P. Guyastrenec, prédicateur du jour (de l'Orphelinat St-Joseph d'Otterburne) dont le talent oratoire est déjà connu, tient les pèlerins en haleine.

La grand'messe se termina par une triple ovation et invocation chantée par le choeur des chantres de la paroisse et la Chorale Ste-Cécile des jeunes filles, répondait aux échos des milliers de voix qui, ce même jour, chantent le même refrain à Notre-Dame de Lourdes, en France, au pèlerinage national.

Vers trois heures, les pèlerins plus nombreux encore que le matin se retrouvent près de la Grotte et du sanctuaire pour chanter les vêpres.

On remarque les R.Rds M.M Jolys, curé de St-Pierre, Jutras, curé de Letellier, Mireault, curé de Ste-Elizabeth, qui préside les vêpres, le R.P. Bournival s.j. M. Chamberland vicaire de St-Pierre, M. Hamelin d'Otterburne, M. l'abbé Roy vicaire de Letellier, M. l'abbé Ulysse Forest enfant de la paroisse St-Malo, les Frères de St-Pierre, les Révérendes Soeurs de St Jean-Baptiste, etc, etc.

Le sermon est donné par le R.P. Le Guyastrenec (qui a déjà prêché à la grand'messe) ex-aumonier de la grande guerre, et qui évoque le souvenir émotionnant du cri des blessés et des mourants qu'il a assistés sur les différents champs de bataille où son ministère l'a appelé. "Maman! Maman!" est la dernière parole qui s'exhale dans le dernier souffle de vie du soldat mourant. De cet amour impérissable, profond et si puissant pour nos mères de la terre l'orateur démontre la nécessité, dans tout chrétien sincère et fidèle, d'un amour inébranlabie, indéfectible et persévérant pour Celle qui fut la Mère de Jésus-Christ qu'Il nous a donnée pour mère aussi à nous sur la croix, pour le temps et l'éternité

Ah! les délicieuses paroles que chacun a emportées précieusement au fond de son coeur avec un renouveau de piété et de confiance pour la bonne Vierge de Lourdes.

Après les Vêpres le foule des pèlerins évaluée à 1500 environ remonte la côte par les sentiers et les chemins rustiques pour se rendre à l'église en procession au chant des hymnes et des cantiques.

La fête se termine à l'église paroissiale par le salut.

Les choeurs de chant nous ont donné un programme choisi et bien exécuté.

Merci aux artistes qui nous ont charmé avec un si beau chant.

Chers pèlerins, souvenez-vous de notre Mère du Ciel et revenez chaque année à St-Malo réchauffer votre amour pour Notre-Dame de lourdes.

Un témoin.

Monseigneur Béliveau de St-Boniface, était, vendredi dernier, de passage au presbytère de St-Malo, accompagné de M. Guy Vanier, président de l'A.C.J.C., de M.M. les abbés Sabourin et Primeau

M. l'abbé Mirault les pilotait au retour vers Letellier.

LE FEU RAVAGE BROADVALLEY

Un nouveau centre canadien fort éprouvé.

Notre région vient d'être durement éprouvée par les feux de prairies et de forêts qui font rage par suite de la sécheresse. Le mercredi 18 août, le feu, poussé par un vient violent du sud a tout détruit sur son passage sur une longueur de 6 milles par 1 de large. Le plus éprouvé fut Mr. Ernest Thévenot qui a eu beaucoup de jeine à sauver sa famille, il ne lui reste que ses chevaux et ses bêtes à cornes. Toutes ses bâtisses, ses machineries, environ 35 tonnes de foin, 4 veaux, 3 porcs, toutes ses volailles ont été la proie des flammes. Mr J. Poncelet a eu sa scierie et ses étables entièrement détruits, Mr. G. Later perd sa maison; Mr. Frank Bocek perd 8 acres d'avoine; Mr. Victor Thiénot perd son étable neuve de 40X24 et 30 tonnes de foin; les meules de foin, brulées, sont très nombreuses et le feu, quoique calmé, n'est pas éteint; les habitants sont sur le qui-vive, car le moindre vent le fait continuer sa marche dévastatrice. C'est une perte irréparable pour quelques-uns et cela va grandement nuire au développement de notre contrée.

Le Parigot

AGREABLE RESULTAT

Vous savez ce que l'écureuil a dit de la noix "La coquille est amère, mais le fruit est doux." Fable ancienne, mais toujours vraie. L'élixir Américain de Vin Amer de Triner goûte aussi un peu amer, mais son testins, maintient de toutes les ma- fruit est très doux. Il libère vos intestins de toutes les matières nocives qu'ils contiennent, maintient vos intestins en bon état et vous donne un vigoureux appétit. Vous vous sentez bien du matin au soir. Ce bon résultat a rendu l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner si populaire que chaque année il faut agrandir l'usine. A l'heure actuelle, deux nouveaux réservoirs de 25.000 gallons ont été ajoutés à l'annexe et l'on y a installé de nouvelles machines pour embouteiller et étiquetter et notre production a été beaucoup augmenté. Seulement notre principe fondamental ne change pas: "Le mieux seul suffit pour nos clients". Quand vous allez voir votre marchand ou votre pharmacien insistez pour n'obtenir que le remède original, l'Elixir Américain de Vin Amer de Triner, le Sédatif contre la Toux de Triner, le Liniment de Triner, etc., Joseph Triner Company, succursale canadienne, 852 rue Main, Winnipeg.

PENSEES

Un homme ne devait jamais rougir d'avouer qu'il a tort car, en faisant cet aveu, il dit simplement en d'autres termes qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il ne l'était hier. — Pope.

* * *

Vous qui prenez tan de précautions pour conserver, le plus longtemps possible, cette vie qui doit nécessairement finir, faites donc quelque chose pour ne pas mourir d'une mort qui sera éternelle. —St-Augustin.

* * *

Quand le sabre est rouillé, la charrue reluisante, les prisons vides, les greniers plein, les escaliers des temples usés et ceux des tribunaux couvert d'herbe, quand les avocats et les médecins vont à pied, les boulangers à cheval et les lettrés en voiture, l'empire est bien gouverné.

* * *

(*Pensée chinoise.*)

Il faut avoir du coeur pour se souvenir; l'esprit oublie.

UNE STATUE A EVANGELINE

Le passage dans la Nouvelle-Ecosse, des délégués à la conférence impériale de la presse actuellement tenue en notre pays, a été marqué par une cérémonie, qui malgré toute la simplicité dont on l'a entourée, n'a pas moins été un éloquent tribut payé au souvenir des malheureux ancêtres d'un peuple tenace et courageux, qui en dépit des circonstances difficiles qu'il a traversées, s'est développé dans des proportions considérables à tel point qu'il forme aujourd'hui une importante partie de la population des provinces maritimes.

Les Acadiens auront désormais sur le site même du village de Grand Pré, qui s'élevait autrefois sur les rives du bassin des Mines, une statue représentant les traits d'Evangéline, l'héroine qu'a immortalisée Longfellow dans son poème où son racontés d'une façon si touchante les malheurs des anciens Acadiens aux mains des oppresseurs. Grâce à l'initiative et à la générosité d'une compagnie de transport canadienne, qui a souvent montré en d'autres occasions son désir de voir se perpétuer dans le pays les vieilles traditions nationales, la figure en bronze de la femme qui personnifie désormais toute la race acadienne, se dresse maintenant sur ce coin de terre fertile où celle-ci vivait heureuse avant que vienne l'en chasser le cruel vainqueur.

On connait l'histoire et les diverses péripéties de l'expulsion des habitants de Grand Pré et de Gasperreau, de même que les horreurs de leur embarquement pour les colonies de la Nouvelle-Angleterre. Dans une heureuse inspiration, le sculpteur a représenté Evangeline debout et partant pour l'exil et jetant un dernier regard d'adieu vers le village où elle avait passé les années heureuses de sa jeunesse. Cette statue est l'oeuvre de feu Philippe Hébert, qui mourut avant d'en exécuter l'original. Son fils Henri, qui avait été chargé par la compagnie du Pacifique Canadien de terminer le travail, s'en est tiré avec succès et l'érection du monument, lequel doit officiellement être inauguré le printemps prochain, a pu être complétée à temps pour que le dévoilement ait lieu lors du passage en Nouvelle-Ecosse, des représentants des grands journaux de l'Empire.

LA TRAGEDIE ACADIENNE

(Suite)

Le récit du premier embarquement à Grand-Pré nous est donné au long par Winslow; que l'on me permettre d'en citer quelques extraits: cela renseignera sur ce qui s'est passé ailleurs, pendant plusieurs mois qu'ont duré la chasse aux victimes et leur rassemblement dans les divers ports de la péninsule: "10 septembre.—J'ai remarqué ce matin parmi les Français une agitation inaccoutumée, qui m'a donné de l'inquiétude. Afin de protéger le service de Sa Majesté, nous convînmes, mes officiers et moi, de séparer les prisonniers, et d'en faire monter cinquante sur chacun des cinq vaisseaux arrivés de Boston, et de commencer par les jeunes gens. Le capitaine Adams et les capitaines des vaisseaux reçurent ordre de tout préparer pour l'embarquement des captifs. Je fis venir le père Landry, celui d'entre les Acadiens qui parlait le mieux l'anglais. Je lui dis que nous allions commencer l'embarquement d'une partie des habitants, que nous avions décidé d'en embarquer 250 le jour même, et que nous commencerions par les jeunes gens. Je le chargeai d'avertir ses compagnons de cette décision qui l'a beaucoup surpris. Je lui dis qu'il fallait que la chose se fît, que je donnerais ordre de mettre tous les prisonniers en lignes de six hommes de front, avec tous les jeunes gens à gauche, et que la marée ne me permettait pas de leur accorder plus d'une heure pour se préparer. Tout la garnison fut appelée sous les armes et placée derrière le presbytère entre l'église et les deux portes de l'enceinte palissadée. Selon mes ordres, tous les habitants français furent rassemblés, les jeunes gens placés à gauche. Ensuite j'ordonnai au capitaine Adams, aidé d'un lieutenant et de quatre-vingts sous-officiers et soldats, de faire sortir des rangs 141 jeunes gens et de les escorter jusqu'aux transports. J'ordonnai aux prisonniers de marcher. Tous répondirent qu'ils ne partiraient pas sans leur pères. Je leur dis que c'était là une parole que je ne comprenais pas, car l'ordre du Roi était pour moi absolu et devait être exécuté impérieusement; que je n'aimais pas les mesures de rigueur, et que le temps ne permettait pas de pourparlers ou de délais. J'ordonnai toutes les troupes de mettre la baïonnette au canon et de s'avancer sur les Français. Je commandai moi-même aux quatre rangées de droite des prisonniers, composées de vingt-quatre hommes, de se séparer du reste; je saisis l'un d'entre eux qui empêchait les autres d'avancer et lui ordonnai de marcher. Il obéit, et les autres le suivirent, mais lentement. Ils s'avançaient en priant, en chantant et en se lamentant, et sur tout le parcours (un mille et demi) les femmes et les enfants à genoux priaient et faisaient entendre de grandes lamentations. (Dans le texte original de Winslow, aux Archives de la *Mass. Hist. Soc.*, les mots *great lamentations* ont été soulignés, et vis-à-vis ont été mis à la marge ces deux mots: *no wonder! Ce n'est pas étonnant!*) J'ordonnai ensuite à ceux qui restaient de choisir parmi eux neuf hommes mariés qui devaient être embarqués après les jeunes gens. . . Ainsi se termina cette pénible tâche qui donna lieu à une scène navrante. *Thus ended this troublesome job which was a scene of sorrow.*

Ce récit est typique. Si Winslow, qui avait pourtant promis de montrer de l'humanité dans l'exécution des ordres qu'il avait reçus, a agi avec une telle rigueur, à quelles brutalités ne se sont pas livrés ses officiers qui opéraient ailleurs, et qui avaient les mains libres? La scène de navrance dont il parle à la fin, ne fût que le prélude des accès de désespoir dont les rivages de l'autrefois riante Acadie ont été le théâtre durant de longs mois. En une autre circonstance, il lui échappera de dire "J'en ai pesant sur le coeur et sur les mains". Et encore: "J'ai hâte d'en avoir fini avec cette ennuyeuse affaire qui est la plus pénible de toutes celles qui j'ai jamais eu à accomplir." Ces derniers mots sont dans une lettre à Handfield, qui opérait à Annapolis, Port-Royal. Et celui-ci de répondre à son commandant: "Je m'unis à vous de tout coeur pour souhaiter que nous fussions quittes tous les deux de cette sale besogne." Voilà des aveux qui ont leur importance et qui en disent long sur les abominations qui ont accompagné la déportation, car ces militaires n'avaient rien de ce qu'on appelait en France au dix-huitième siècle l'homme sensible". L'on aura remarqué aussi sans doute combien, dans ce premier embarquement, Winslow s'occupe peu de voir à ce que les mêmes familles prennent place ensemble. Le Colonel a bien d'autres soucis!

C'est en octobre seulement, quand déjà les proscrits étaient à bord depuis des semaines, que les premiers bateaux firent voile vers les colonies. Jusqu'au printemps de 1756, la mer fut sillonnée de navires débordant de malheureux qu'ils allèrent jeter sur les plages de l'Atlantique. Et ici commence le deuxième acte interminable du sombre drame: l'exil des Acadiens sur des côtes inhospitalières, leur éparpillement dans les milieux les plus fanatiques, les plus fermés à tout sentiment de pitié, les plus âpres, les plus durs qu'il fût possible d'imaginer. Dante a parlé de l'exil en homme qui en avait senti la morsure: "Tu laisseras tout ce qui t'est le plus cher, mais ce n'est là que le premier trait que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien est amer le pain de l'étranger, et quel dur chemin c'est de gravir et descendre l'escalier d'autrui." Ces vers font écho à ce que l'Esprit de Dieu avait inspiré au prophète: "Là où on est reçu comme étranger, est-il écrit au livre de l'Ecclésiastique, on n'ose pas ouvrir la bouche. Mon fils, puisses-tu ne pas mener une vie de mendiant! Mieux vaut mourir que de mendier. Quand un homme en est réduit à regarder vers la table d'un autre, sa vie ne saurait compter pour une vie. C'est une triste vie que d'aller de maison en maison." Toutes ces humiliations, toutes ces tristesses pires que la mort, vont être désormais le lot de ces paysans autrefois très à l'aise, qui vivaient heureux et paisibles sur les domaines que leurs pères avaient défrichés, et où ils trouvaient, dans un labeur consciencieux, le contentement de l'esprit, et les biens nécessaires à leur subsistance. Et que de cruautés de tout ordre vont venir s'ajouter à leurs premiers malheurs pour alourdir leur existence errante! Ces sans-patrie vont être pris dans un enchaînement d'infortunes qui aura quelque chose d'inextricable. Des avalanches de maux vont achever de broyer leur âme et leur corps. Et d'abord, ils n'étaient pas attendus là où on les a envoyés. Lawrence s'était bien gardé de prévenir les gouverneurs des provinces de l'arrivée de ces parias. La moindre convenance exigeait qu'il les consultât à l'avance, et qu'il demandât leur assentiment. Rien n'en fut fait. Prévoyant sans doute des objections qui l'eussent frustré de ses desseins, il se contenta de remettre aux capitaines des vaisseaux chargés de transporte les exilés, une lettre-circulaire à l'adresse du gouverneur de chacune des provinces où les Acadiens devaient être débarqués, leur expliquant ceci: premièrement que la sécurité de la Nouvelle-Ecosse lui avait fait un devoir d'en déporter tous les habitants français; deuxièmement, qu'ils voulussent bien l'aider, coopérer à son oeuvre de protection des intérêts britanniques, en recevant dans le territoire soumis à leur juridiction, quelques centaines ou quelques milliers de ces sujets in ouvernables, nuisibles, dangereux. Un tel procédé souleva la colère de plusieurs de ces gouverneurs, et les autres en manifestèrent un grand étonnement. Qu'arriva-t-il? C'est que les Acadiens furent les premiers à souffrir d'un tel procédé offensif des droits de ces Excellences. Lawrence se prenait-il pour un potentat à qui tous ses collègues des autres provinces du continent devaient obéir? Pourquoi ne s'était-il pas assuré auparavant s'ils recevraient ou non ces neutres Français? Qu'avait-on besoin de cette engeance maudite? Si elle n'était pas bonne pour la Nouvelle Ecosse, était-elle meilleure pour les autres colonies? Celles-ce n'auraient-elles pas à souffrir également de sa présence dans leur sein? Pourquoi n'avoir pas expédié ces gens en Angleterre ou en France, au bout du monde plutôt? Les protestations, contre cette imposition de colons acadiens, de papistes français pleuvent. En tel Etat, par exemple, le gouverneur se refuse à en laisser débarquer un seul, et les capitaines des vaisseaux, reçoivent l'ordre de faire voile pour l'Angleterre avec leur cargaison d'*indésirables*. Dans les autres ports, ces capitaines doivent parlementer longtemps, parfois durant des semaines, avec les autorités, avant d'avoir l'autorisation de débarquer les proscrits. Ces gens de mer sont pressés, ils ont d'autres chargements à prendre; tout retard leur fait perdre de l'argent. En hommes pratiques, cela ne peut leur aller. D'autre part, pour toutes sortes de raison, où le souci matériel entre pour beaucoup, les autorités ne se hâtent pas, dans l'état actuel de leurs finances, de prendre à leur charge cette armée de misérables. Durant tous ces pourparlers, les Acadiens languissent à bord des vaisseaux; c'est l'hiver, ils ne sont pas protégés contre le froid, la neige, les pluies; mal nourris, n'ayant pas d'eau potable, manquant de tout, la maladie fait parmi eux les plus grands ravages. Chose incroyable! Même à Boston, on fait difficulté pour les recevoir. Et pourtant, ce sont des milices du Massachusetts qui sont venues effectuer la déportation, et c'est Shirley, le gouverneur de cette province, qui avait, de concert avec Lawrence, ourdi ce beau plan. Mais quand les bateaux arrivent, Shirley est absent. Rien ne prouve d'ailleurs qu'il ait pris aucune disposition en vue de l'arrivée disposition des neutres français. C'est donc le lieutenant-gouverneur Phips, qui, avec son conseil et la Chambre des représentants, est chargé d'adopter les mesures d'urgence que demande une situation si imprévue. Ah! ces mesures, comme elles furent mesquines, étroites, sévères! Les Acadiens sont semés, ça et là, dans les divers bourgs, et remis à l'assistance publique, qui tiendra un compte minutieux de toutes les dépenses qu'occasionnera leur entretien. Il faudra que ces versements, à même les fonds de chaque municipalité, soient rigoureusement remboursés par la Nouvelle Ecosse. J'ai dit que les Acadiens furent semés; j'aurais dû plutôt mettre: parqués. Et si vous voulez un exemple de la rigueur avec laquelle ils furent surveillés, voici un extrait d'une loi passée en conseil le 20 avril 1756: "Il est décrété par le Gouverneur-en-conseil et la Chambre des représentants qu'à partir du 1er mai 1757, les habitants de la Nouvelle-Ecosse ne devront pas sortir des limites du bourg dans lequel ce gouvernement les a placés, sans une permission écrite; en cas de contravention, le ou les coupables devront être arrêtés et traduits devant un juge de paix; en cas de récidive, celui, celle ou ceux qui seront coupables seront passibles d'une amende n'excédant pas dix schellings ou de recevoir publiquement un nombre de coups de fouet n'excédant pas dix. . . ." Et voici, choisi parmi des centaines d'autres semblables ou plus odieux encore, un specimen de la manière plutôt forte que l'on appliqua à ces exilés: "Pétition de Charles et Nicolas Breau. Quelque temps après leur arrivée à Boston, les pétitionnaires furent envoyés avec leur famille, composée de neuf personnes en tout, au bourg de Hanover, où ils furent installés sous la surveillance d'un nommé John Bailey, dans la maison réservée pour les déportés. Pendant leur séjour à cet endroit, c'est-à-dire jusqu'à samedi dernier, ils se sont efforcés par leur travail, ainsi que leur autre frère et leurs quatre soeurs, de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leurs parents. Bien qu'il aient constamment travaillé, car on les employait soit à enlever la pierre ou à d'autres travaux des champs, ils n'ont jamais reçu un sou en retour, et pendant les quatorze derniers jours, c'est à peine si on leur a donné à manger, et encore les vivres étaient-ils tous de mauvaise qualité. Samedi dernier, une vingtaine d'hommes à l'air menaçant ont pénétré dans l'habitation des pétitionnaires, et plusieurs portaient des cordes dans leurs mains. Ils ont entraîné le père et la mère des pétitionnaires, vieillards âgés de soixante-quatre ans, dans une charrette et les ont emmenés dans un endroit inconnu, ayant auparavant attaché avec les cordes qu'ils avaient apportées le pétitionnaire Nicolas et un de ses frères afin qu'ils ne pussent suivre leurs parents âgés et sans défense. Le dit John Bailey tenait le dit Nicolas à la gorge pendant qu'un autre l'attachait. . . Boston, 26 avril 1756". Ou encore c'est Augustin Hébert, qui, dans une requête au lieutenant-gouverneur Spencer Phips, expose qu'il a été traité très brutalement par le capitaine Conligot, qui lui a arraché un de ses enfants, lorsque le pétitionnaire parvenait à les faire vivre par son travail. Et non content de cela, il a battu votre malheureux pétitionnaire au point que celui-ci a pu à peine marcher pendant deux semaines." C'est Laurence Mius qui "déclare au gouverneur Pownall que vers le commencement du mois de mars 1758, les conseillers de Methuen ont envoyé le pétitionnaire et son frère travailler, leur promettant le salaire qu'on payait aux autres dans cet endroit. Ils ont travaillé pendant deux mois, mais lorsqu'ils sont allés pour retirer leurs salaires, votre pétitionnaire a reçu trois verges de vieille toile évaluée à 7 deniers la verge, deux livres de morue sèche et une livre de graisse de porc, et son frère n'a guère reçu davantage. . . Le frère de votre pétitionnaire a travaillé pour la valeur de 3 pistoles et 15 schellings, mais lorsqu'il a réclamé ce montant, non seulement on lui a refusé le paiement de son travail, mais il fut chassé et poursuivi par un homme armé d'un tisonnier, qui le frappa dans le côté. Le coup qu'il reçût lui fit cracher du sang pendant le reste du jour. . . Son assaillant lui dit que, sans la crainte de la justice, il l'aurait tué comme une grenouille. . ." C'est John Labrador qui expose que "depuis dix semaines il n'a reçu pour subsistance qu'un quartier d'agneau, et une pinte de lait par jour pour une famille composée de sept personnes. Il n'a pas de bois parce qu'on lui a refusé un boeuf pour transporter chez lui celui qu'il a coupé lui-même; il est présentement abandonné avec sa famille sans vivres et sans feu dans une maison qui n'a ni porte ni toit. Lorsqu'il pleut, il leur faut transporter leurs lits sous le vent afin de se mettre à l'abri de la pluie et de la neige fondante. Il lui arriva une fois de faire remarquer à un conseiller qu'ils étaient inondés dans la maison; celui-ci répondit d'y construire un bateau et d'y naviguer".

J'ai là, sous les yeux, toute une masse de documents, que j'ai copiés moi-même ou fait photographier d'après les originaux, tous remplis les plus abominables cruautés, tous exhalant de ces plaintes dont je viens de vous faire entendre quelques accents. Ces malheureuses familles, déjà démembrées dès leur départ pour l'exil, se voient souvent ravir par force les enfants qui leur restent. Et on ne leur permet pas de se visiter d'un village à l'autre. Elles sont tenues dans l'isolement, séquestrées en quelque sorte, l'objet d'une surveillance jalouse. Il faudrait écrire sur cet ensemble de pièces où éclate la méchanceté humaine les mots de Shakespeare: Horreur! Horreur! horreur! Parmi toutes ces brutalités dont le détail serait infini, l'on relève un seul acte inspiré par la pitié, un seul! Il en est d'autant plus précieux. Il est de Thomas Hutchinson, qui devint plus tard gouverneur de la province et qui s'en fit le premier historien. Laissez-moi vous le citer. Il nous reposera des émotions et des frémissements que les notations précédentes ont soulevés en nous:

"A Son Excellence William Shirley, etc. Votre pétitionnaire ayant été informé de la profonde détresse dans laquelle étaient les habitants français, à bord des bateaux récemment arrivés dans ce port, est allé visiter l'un de ces bateaux où il a trouvé plusieurs des passagers en train de périr, par suite des souffrances qu'ils avaient endurées: entre autres une veuve respectable et âgée, qui était gravement malade depuis quinze jours sans avoir reçu le moindre soin. Votre pétitionnaire ordonna qu'elle fût débarquée et logée dans une de ses maisons, et pourvut également à ce qu'elle fut soignée. Mais toutes ses attentions furent inefficaces: elle est morte quelques jours après. Avant de rendre le dernier soupir, elle me supplia, au nom de notre commun Sauveur, d'avoir compassion de ses enfants, savoir deux fils, deux filles et un petit-fils. Ces enfants ont depuis demeuré à Boston et ont eu fréquemment recours au pétitionnaire. Mais ils m'informent maintenant que l'on veut les transporter dans quelque lointain village, et cela les met au désespoir. Votre pétitionnaire demande humblement que cette petite famille du nom de Benoit continue à habiter Boston, ou qu'elle aille résider à Cambridge avec une famille du nom de Robichaud. Et il est prêt à se porter garant, s'il le faut, de la correction de la conduite de ces malheureux enfants. . ."

C'est là tout ce que les documents officiels du Massachusetts nous présentent en fait de sympathie et de compassion accordée aux infortunés Acadiens. C'est peu, mais cela suffit pour nous faire bénir le nom de celui qui a senti ses entrailles s'émouvoir devant tant de malheurs immérités. Parmi tous ces puritaines soi-disant évangéliques, Thomas Hutchison est le seul qui ait montré à l'égard des neutres français de la charité chrétienne.

III

C'est une notion philosophique basée sur la nature des choses et sur l'expérience, que le mal est essentiellement stérile. Et la métaphysique va jusqu'à dire qu'il est le non-être, *non-ens*. Et comment le non-être produirait-il des résultats appréciables, à quelque point de vue que ce soit? Le bien seul fonde. Le mal est, en soi, un agent de ruine et de mort. Entre tous les crimes qui furent jamais commis, il n'y en a peut-être pas eu de plus parfaitement inutile, sous quelque face qu'on le considère, que celui dont nous venons de vous exposer les grandes lignes, ni qui ait tourné davantage au détriment de ses auteurs. Et je ne veux pas insister ici sur le détriment moral, car cela est bien entendu. Une nation civilisée ne donne pas un pareil scandale, qui a consisté à s'emparer par la ruse et par la force de tout un petit peuple passible et soumis, à le rendre d'abord la victime du plus effréné des brigandages, à le disperser ensuite au hasard, sans tenir aucun compte des liens du sang, dans des milieux étrangers où des traitements barbares centupleraient ses souffrances et prolongeraient son agonie, une nation ne méconnaît pas ainsi le droit des gens, sans en souffrir éternellement dans son honneur. Mas une si abominable conception, dont l'idée première remonte au Gouvernement britannique, ainsi que je l'ai prouvé dans ma conférence sur les *Causes de la Déportation*, et qui a été exécutée par des hommes qui n'ont rien négligé de ce qui pouvait en accroître l'ignominie foncière, a-t-elle rapporté du moins des profits matériels tangibles, et qui, pour une race de boutiquiers, constituent des compensations qui valent bien les sacrifices qu'elles ont coûtés à la respectabilité nationale? Les instruments immédiats de cette honteuse entreprise en ont-ils fort avancé leurs affaires? Nous parlons ici en thèse générale, car ainsi qu'on dit dans l'école, *non datur scientia de particularibus*. Il y a eu des individus, en effet, pour qui la spoliation des Acadiens a été une heureuse chance. Mais, si nous laissons de côté ces faits particuliers, ces cas d'enrichissement personnel comme fruit d'un vol organisé, est-ce que, par exemple, le Gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, en tant que Gouverneur, à savoir personnage officiel devant avoir à coeur les intérêts de sa province, a posé là un acte qui a été à l'avantage de celle-ci? De quelque côté qu'on envisage la Déportation des Acadiens, et qu'on la mette en regard des ambitions de conquête que nourrissait l'Angleterre à l'égard de tout le Canada, ou qu'on la considère du point de vue du développement naturel de la péninsule, ou que l'on réfléchisse au devoir qui s'imposait à Lawrence, s'il eut simplement voulu faire acte de sage administration, l'on est obligé de conclure que cette Déportation fut parfaitement inutile, et non seulement inutile, mais nuisible à l'avenir de cette province, dont elle a entravé et retardé indéfiniment le progrès. Oh! comme tout s'enchaîne ici-bas! Comme est merveilleuse la solidarité des divers ordres moral et matériel! Et comme on ne peut toucher aux loix éternelles fixées par la Providence, sans que la nature résiste en quelque sorte, et venge l'harmonie universelle qui a été brisée par le crime des hommes! La Grande-Bretagne rêvait d'un empire américain qui embrassât tout le nord du continent, et depuis toujours les possessions françaises en Canada l'empêchaient de dormir. Mais je demande en quoi la présence de quinze à seize mille Français neutres en Nouvelle-Ecosse pouvait empêcher les armées anglaises de réaliser les vastes ambitions nationales? Les Acadiens, liés par un serment de neutralité, avaient toujours été fidèles à leurs engagements; en maintes circonstances délicates, ils avaient montré une attitude si correcte qu'elle leur avait valu des éloges en haut lieu. Quelle apparence y avait-il que, dans les nouveaux événements qui se préparaient entre la France et l'Angleterre, ils dussent changer de conduite? Le Gouvernement n'avait qu'à les laisser tranquilles sur cette question du serment, qu'à ne pas vouloir reviser une forme d'allégeance qui avait été acceptée des deux parts, officiellement garantie et sanctionnée, et dont tous s'étaient bien trouvés, pour que, advenant la guerre, les neutres fussent restés en dehors et au-dessus de la mêlée tout comme auparavant. Il y a quelque chose de triste et d'enfantin à la fois, à vouloir soutenir, ainsi qui le font des écrivains réputés sérieux, que la déportation fut nécessaire, fut une mesure, cruelle sans doute, mais nécessaire, de ce chef, que l'Angleterre n'aurait jamais pu, autrement s'emparer du Canada ou le garder. D'abord, en quoi était-il nécessaire que l'Angleterre s'emparât du Canada? Surtout, quelle obligation y avait-il de disperser au préalable ces quinze mille paysans neutres, qui, depuis 1730, n'étaient jamais sortis des limites de leur neutralité, et qui, au surplus, à époque qui nous occupe, n'avaient pas une seule arme. "Je me hâte de rire du tout, de peur d'être obligé d'en pleurer", disait Figaro. Devant cet argument de nécessité qu'on nous sert pour justifier la déportation, nous devrions rire, si les larmes n'étaient les plus fortes et si notre coeur ne pouvait plus éprouver qu'une indicible navrance. J'ajoute que cette expulsion, dont l'inutilité absolue frappe tous les yeux honnêtes, a nui gravement aux meilleurs intérêts de cette province même que leur départ était censé favoriser; elle fut un acte hautement impolitique et anti-économique, en donnant à ces mots leur sens le plus réaliste. Du jour au lendemain, en effet, la péninsule fut transformée de contrée fertile en désert; elle fut privée de ces admirables colons français, durs au travail, ingénieux et forts. Malgré des offres alléchantes, il se passa des années avant qu'on put les remplacer.

(A SUIVRE)

Ont fait d'elle une personne nouvelle

POURQUOI Mme MYLES WOOD RECOMMANDE LES PILULES DE DODD POUR LES REINS

Elle souffrait des reins et avait les pieds enflés, mais elle déclare qu'elle a trouvé dans les Pilules de Dodd pour les reins le soulagement qu'elle cherchait.

...rgen. Ont. Le 30 août. (Spécial)." Les Pilules de Dodd pour les reins ont fait de moi une nouvelle personne". Voici la déclaration de Mme Myles Wod, une dame hautement connue et respectée ici.

"Je souffrais des reins", poursuit Mme Wood," et j'avais les pieds enflés. J'essayai les Pilules de Dodd pour les pieds avec le résultat que l'inflammation est presque toute disparue et que sous tous rapports je me sens beaucoup mieux."

"A toute personne qui souffre du rein ou dont les pieds et les jambes sont enflées. Je dirai" usez des Pilules de Dodd pour les reins."

Les femmes du Canada en sont venues à reconnaitre dans les Pilules de Dodd pour les reins le remède idéal pour leurs maux des reins. Elles était d'éliminer les impuretés du sang de du rein: en mettant les reins en sont purement et simplement un remetous les germes de maladies qui se trouvent dans l'organisme, vous permettes aux reins de donner une bonne santé à tout l'organisme.

Les Pilules de Dodd pour les reins: 50 sous la boite ou six boites pour $2.50 Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co. Limited, Toronto. Ont.

En Province

LA BROQUERIE

Nous sommes heureux de constater l'arrivée de nouvelles familles au milieu de nous; elles viennent augmenter notre groupe français et catholique. Bravo; Quelles soient les bienvenues à LaBroquerie et nous leur souhaitons bonheur et prospérité. Comme notre disdistingué archevêque Monseipneur Béliveau, lors de sa visite pastorale, nous le disait hautement: "Je constate avec un plaisir bien grand que les nôtres se répandent partout au Manitoba". Oui, groupezvous autour du clocher de votre paroisse et là gardez précieusemet la belle langue française.

Que les nôtres armés de capitaux achètent du terrain soit dans leur paroisse respective ou partout ailleurs où le sol est bon et dans des centres français et catholiques autant que possible.

Emparons-nous du sol. C'est notre asile le plus assuré. Faisons tache d'huile. Imitons en cela nos frères de l'Ontario et des Cantons de l'Est de Quebec. Entr'aidons nous les uns les autres. Voyons à ce que la religion fleurisse à nos foyers; cultivons la belle et bonne éducation et ayons à coeur le langage de nos pères et mères entre nous,, partout et toujours. Gardons, si possible, le contrôle de nos écoles; faisons-nous un devoir strict de faire enseigner la religion et la langue française à l'école; que l'enseignement des deux matières se fassent avec méthode et intelligence; que nos professeurs qui dirigent nos écoles fassent une spécialité de l'enseignement de la religion et du français.

Qu'on cultive aussi spécialement la politesse, cette fleur de la charité chrétienne. Que nos frères du Manitoba écrivent à leurs parents et amis du Bas-Canada, des Provinces Maritimes et des Etats-Unis les invitant à venir visiter notre belle province Parlez-leur de vos modestes débuts, de vos progrès et succès. Intéressez-les à venir s'établir au milieu de vous; ne manquez pas de leur donner mille et un détails qui puissent intéresser nos frères et connaissances de là-bas.

vent à leurs parentse?Jehrét

Ce qu'il faut surtout ce sont des colons ayant de nombreux enfants et une bourse bien garnie. Sans doute le pauvre y est aussi le bienvenu, car il y a encore place pour lui dans plusieurs de nos paroisses.

Au travail il faut joindre l'économie et la persévérance

Oui, avec le travail intelligent, la sage économie et la noble persévérance, nos pères ont fait du Québec le jardin privilégié du Canada.

Monseigneur Béliveau a constaté les progrès marquants faits à LaBroquerie, tant au point de vue religieux que matériel. Sa Grandeur en a félicité la population ainsi que son vaillant curé, M. Giroux.

Aux colons désireux de venir s'établir dans un centre de culture mixte, de venir planter leur tente à LaBroquerie. Comme c'est l'industrie laitière qui a aidé à sauver la province de Quebec, financièrement parlant, c'est aussi l'industrie laitière qui a aidé LaBroquerie, qui y met la vie et le progrès.

Que nos bons habitants n'oublient pas de récolter leur "feed". Ayant leur foin et n'étant pas obligé d'acheter de quoi soigner leurs animaux, les profits reviennent tout à eux. C'est alors et alors seulement que les vaches paient, que les animaux en général paient. Cultivons aussi la patate, c'est un produit qui paye.

Il y a encore plusieurs lots vacants à vendre. Les prix et les conditions sont à la portée de toutes les bourses.

Nous avons quelques Galiciens qui désirent vendre. Aux intéressés de venir se renseigner sur les lieux.

Nous avons ici du beau bois de construction. Comme nous avons des scieries, cela permet aux colons de se bâtir à des prix raisonnables.

STE. AMELIE.

La victime que vient de faire la mort tont dernièrement dans notre paroisse est une de ces personnes dont la robuste contistution semblait annoncer une longue existence. Mme-H Buyse, d'origine flamande qui a été si subitement ravié à l'affection des siens n'était âgée que de 43 ans. Personne n'aurait jamais soupçonné que la mort la guettait de si près. Le 5 août, alors que son mari était occupé aux travaux de la fenaison bien loin de la ferme, elle fut trouvée morte à la maison par une de ses enfants On devine la peine et la frayeur de ses derniers. Les voisins furent appelés et accoururent au plus vite.

M. le curé arriva a la hâte aussi. Mais c'était trop tard la mort avait fait son oeuvre tout semblait indiquer que Mme Buyse avait succombé subitement et depuis un moment déjà.

Les funérailles eurent lieu le 7 courant. Les dames de St-Anne firent garde d'honneur autour de la défunte. Nous offrons à Mr H. Buyse nos plus sincères condoléances.

— Durant l'absence de Mr. le Curé, nous avons eu au milieu de nous Mr. l'Abbé Ad. Sabourin Directeur du Petit Séminaire de St-Boniface. Le sermon qu'il nous fit à la grand'messe; fut goûté de tout le monde. El parla longtemps de la vocation, un sujet que parents et enfants aiment à écouter. Et y a lieu de croire que sa parole persuasive est tombée sur un bon terrain qui rapportera dans l'avenir une belle moisson d'apôtres et de religieuses.

. . .

Melle Germaine Rhéaume a ouvert son école le 18 août. Elle est la première à commencer l'enseignement de la nouvelle année scolaire dans nos districts On voit qu'elle veut que ces élèves remportent aux prochains examens de brillants succès.

* * *

— Dans nos champs, c'est l'animation! Bon nombre de cultivateurs ont la joie de constater, qu'après tout, la récolte n'est pas si mauvaise. On dit que ce sera une année d'avoine. La récolte de patates est encore un secret. Dans quelques semaines nous pourrons peut-être dire aussi: c'est une année de patates!

Olivier

HARPERVILLE

M et Mme Hercule Houle ont eu le plaisir d'avoir la visite de Mme S. Marin de St-Boniface, mère de Mme Houle. Elle a passé une quinzaine agréable au milieu de ses enfants. Mme Marin s'est arrêtée à Erinview visiter des amis.

STE-ANNE DES CHENES

Ecoles.

L'ouverture des classes s'est faite lundi matin. La gent écolière, cette année, est nombreuse. Nos félicitations aux parents qui font volontiers les sacrifices nécessaires pour obtenir l'instruction et l'éducation de leurs enfants. Voici le nom de nos institutrices: à l'école du village, Mme Houde, Melles Agnès Lavergne et Marguerite Charlet; à l'école Centre Melle Maria Duguay; à l'école Raymond, Melle Yvonne Laurin; à l'école Caledonie, Melle Foedora Duguay; à l'école Ouest, Melle Béher; à l'école Talbot, Melle Blanche Desautels.

BANQUE D'HOCHELAGA

On nous assure que la Banque d'Hochelaga va enfin améliorer le local de ses bureaux, en agrandissant. Tant mieux! Tous les clients de la banque l'en félicitent, car elle réalise là un désir exprimé par tous depuis longemps.

LE TELE PHONE

Le gouvernement est à compléter l'instalation du téléphone à Ste-Anne. Sous peu plus d'une vingtaine de boîtes auront été posées dans la paroisse, entre autres places: au Monastère, au Couvent, à la salle municipale, à la banque, chez le Dr. Demers, etc, etc.

DEPART ET ARRIVEES.

La révérende soeur Champagne nous a quittés pour demeurer désormais à LaBroquerie. Les révérendes soeurs Drouin et Dugal viennent d'arriver pour désormais faire partie du personnel du couvent.

M. Antonio de Margerie est retourné à Saint-Eustache pour continuer son enseignement.

LA RECOLTE

Les battages se poursuivent avec une ardeur fiévreuse. La récolte du blé est assez bonne; plusieurs ont vingt minots de l'acre; la plupart de quinze à dix-huit; la récolte de l'avoine et du seigle est plus belle et plus abondante que celle du blé.

MALADES

Le docteur Demers est encore sérieusement malade: depuis près de deux ans qu'il souffre de rhumatisme inflammatoire.

Mme E. Guillemin prend du mieux. Elle est partie lundi pour demeurer à l'Hospice des Vieillards à St-Boniface.

M. Norbert Nolin est gravemet indisposé chez lui.

MORTS

Il y a un peu plus d'une semaine nous avons eu la douleur de perdre M. J.B. Beaudry, décédé à l'hôpital de St-Boniface. Puis ce fut M. Alfred Généreux, fils. Tous deux ont été enterrés au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Nos condoléances aux familles des chers défunts.

A.Ste-Anne

Pourquoi le sucre se vend cher.

Ottawa, 28 — Le prix du sucre à Ottawa se maintient à 26 cents la livre, tandis qu'il se vend aux Etats-Unis 16 à 18 cents la livre. Les marchands de gros prétendent qu'ils paient encore $24 les 100 livres à Montréal, et qu'aucune réduction dans le prix ne sera faite pour quelques semaines.

A ce sujet un expert du gouvernement dit, d'après le "Citizen", que tandis que le sucre baisse considérablement aux Etats-Unis, les marchands canadiens se tiennent pour garder les hauts prix sans espoir de baisse. Cet expert prétend qu'avant longtemps le sucre se vendre 10 sous la livre. Evidemment les raffineurs et les marchands de gros tenteront de conserver les hauts prix.

Ces derniers ont payé 18 à 19 cts leur dernière provision de suivre Il faut nécessairement une baisse ici au Canada.

LA CONFERENCE IRLANDAISE

En même temps se tient à Dublin une conférence pour la paix irlandaise, qui réunit des nationalistes modérés, des unionistes, des seigneurs et des commerçants. Sont présents lord Turgal, Shaftsbury, McDonnel Monteigle, plusieurs barons et chevaliers et beaucoup de magistrats éminents.

Des résolutions ont été adoptées condamnant la politique présente du gouvernement qui fait la guerre civile et demandant l'adoption du statut d'un Dominion comme seule solution du problème.

Le coup de mort du bolchevisme.

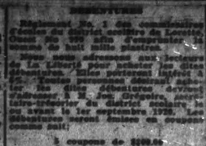
Londres, 27 — Alexandre Kerensky, qui a précédé Lenine comme premier ministre russe, actuellement en Angleterre, a déclaré au cours d'un interview que la défaite des troupes bolchevistes est si grande qu'il va falloir au moins un an avant de reprendre quelque force. En fait, dit-il, ce peut être le "coup de mort" du bolchevisme, puisque Lenine et Trotsky ne comptent que sur leurs troupes pour contrôler le peuple russe.

PAROLE PROPHETIQUE DE PIE

— Un jour que Mgr Mermillod était agenouillé devant Pie IX et lui parlait de Genève, raconte Mgr Baunard, le grand Pape lui dit, au sujet de la mission qu'il avait reçue de Dieu:

"Je veux briser le triangle protestant qui menace d'enfermer l'Eglise catholique. J'ai mis un "cardinal" à Londres; je mettrai un évêque à Berlin, et je prendrai possession de "Genève" par la Vierge immaculée."

La lutte du protestantisme contre le catholicisme continue sans aucun doute. Elle a même, par le fait de la guerre, redoublé d'intensité. Mais le programme de Pie IX s'est réalisé point par point. Et c'est, certes, quelque chose.



DEBENTURES

Règlement No. 1 des commissaires d'écoles du district scolaire de Lorette, Ouest No 999 afin d'emprunter la somme de huit mille piastres.

Nous nous adressons aux lecteurs de La Liberté pour acheter les dites débentures. Elles porteront intérêt à 6%. Toutes personnes désirant acheter les dites débentures devront s'adresser à M. Jos. Grégoire, secrétaire-trésorier du district scolaire le ou avant le 1er septembre 1920. Les débentures seront émises en coupons comme suit:

1 coupons de $200.00
5 coupons de $400.00
10 coupons de $500.00

Signé: EMILE POIRIER, président.

Autour de la Ferme

Si nous voulons durer et survivre au Canada, si nous voulons devenir un facteur économique de plus en plus important, il importe que tous fassent leur la parole de Mgr Laflèche, le grand colonisateur: "Emparons-nous du sol."

Nous sommes heureux, cette semaine, de publier deux documents importants. Le premier est une lettre De Sa Grandeur Monseigneur Béliveau félicitant M. l'abbé Jutras de sa campagne en faveur de l'industrie laitière et y apportant le témoignage de corroboration du ministre de l'agriculture de Québec. Le second document, c'est la circulaire même mentionnée par Sa Grandeur Monseigneur Béliveau.

Voici la lettre de Monseigneur Béliveau.

Cher M. Jutras,

Je reçois ce document ce matin. Au cas où il pourrait vous être utile, je vous l'envoie. Merci de vos articles. Si nous ne parvenons pas à convertir un plus grand nombre des nôtres à garder des vaches, je crains fort que nous ne progressions pas aussi vite que le demande notre défense nationale. Les vaches règleront la question de notre influence.

Je vous bénis affectueusement,

Arthur, Archevêque de St-Boniface.

Voici la circulaire du ministre de l'agriculture de Québec.

Messieurs,

L'indutrie laitière, dont les débuts ont été bien modestes dans la province de Québec, a marché de progrès en progrès depuis quelques années et, aujourd'hui, elle peut être considérée comme le baromètre de notre agriculture. Si elle s'améliore c'est l'agriculture toute entière qui en bénéficie, si elle reste stationnaire, l'agriculture et tous cultivateurs restent stationnaires, pour ne pas dire qu'ils rétrogradent, parce que ceux qui n'avancent pas reculent.

Mon département n'a rien négligé, il me semble, pour placer au premier rang cette importante branche de l'agriculture. L'établissement de l'Ecole de Laiterie, la législation concernant la fabrication des produits, la réorganisation du système d'inspection, la fondation de la Société Coopérative Agricole des Fromagers de Québec, aujourd'hui le Coopérative Centrale des Agriculteurs de Québec, nos compagnes en faveur du contrôle laitier ont donné des resultats tangibles.

Aussi, je suis heureux de pouvoir déclarer que, grâce au concours intelligent de la classe agricole, la province de Québec peut être fière des produits laitiers qu'elle met sur le marché. Notre beurre est incontablement le meilleur du Canada — sa renommée et les prix qu'il a obtenus aux grandes expositions le démontrent. Nous ne fabriquons qu'une bien faible proportion de beurre de qualité inférieure. 85% du fromage vendu par la Coopérative Centrale des Agriculteurs de Québec a été classifié No. 1, en 1919, et 75% de notre production totale de fromage a reçu la même classification.

Les propriétaires de 1,156 troupeaux, comprenant 10,406 vaches, faisaient le contrôle laitier dans la province de Québec au mois de juin dernier, tandis que toutes les autres provinces du Canada n'y inscrivaient pendant le même mois, que 649 troupeaux, comprenant 5,624 vaches.

Je me plais à connaitre et je voudrais que tous les cultivateurs comprennent que la *Coopérative Centrale des Agriculteurs de Québec* a été pour beaucoup dans l'amélioration de nos beurre et fromage et particulièrement en ce qui concerne notre système de vente.

Notre fromage était autrefois vendu d'une manière lamentable. On avait adopté deux modes principaux de vente aussi défectueux et injustes l'un que l'autre: ou bien un groupe de fabriques consignait son fromage directement à l'exportateur, le laissant entièrement libre d'en disposer à son gré, sans s'inquiéter de la bonne renommée des produits ou de leur qualité, ou bien le fromage de toute une région était confié à un vendeur qui à son tour le cédait aux exportateurs.

Ces deux modes de vente étaient, de plus, viciés par la pratique des prix moyens dont nous avons pris tant de temps à nous débarrasser. Elle consistait à établir un prix moyen pour le fromage de qualité supérieure et celui de quantité inférieure, et ce prix se rapprochait plus souvent de la valeur de la qualité inférieure, et le fabricant ainsi que le producteur nullement encouragés à offrir un produit de qualité supérieure, ne tardaient pas à négliger la qualité de leurs produits pour ne mettre sur le marché qu'un fromage médiocre et fabrication peu soignée.

Le département de l'Agriculture et la Coopérative Centrale des Agriculteurs de Québec n'auraient-ils fait que ce travail, depuis dix ans, que nous aurions raison d'être satisfaits.

Il reste cependant une lacune grosse de conséquences à combler et il faut que toutes les énergies tendent à la faire disparaître, l'honneur et l'intérêt des producteurs de fromage de la province de Québec l'exigent.

Avant la guerre, les exportateurs expédiaient en Angleterre une grande partie de notre fromage de première qualité sous le nom de "Ontario" ou "Western", laissant la marque "Québec" au fromage de qualités inférieures. Pendant la durée des hostilités, une commission d'achat a été nommée par le gouvernement Impérial et elle a pratiquement réquisitionné tout notre fromage. Elle nous a rendu justice en le classant et en le payant suivant sa qualité, sans s'occuper de sa provenance. Maintenant que le commerce est redevenu libre, voilà que l'on veut recommencer le même système d'avant-guerre et déprécier notre fromage à l'étranger.

La Coopérative Centrale des Agriculteurs de Québec a cru qu'elle devait à ses membres et aux producteurs laitiers de Québec de prendre sans tarder les mesures nécessaires pour que notre fromage soit offert au marché Anglais sous son vrai nom. Elle prend donc l'initiative d'exporter elle-même notre fromage directement en Angleterre, sans intermédiaires, et elle recevra en cela tout l'appui de mon département. Je voudrais qu'elle puisse aussi compter sur l'encouragement des cultivateurs. Je voudrais qu'ils comprennent la très grande importance de cette nouvelle orientation, qu'ils soient convaincus que c'est pour eux que la Coopérative Centrale des Agriculteurs de Québec travaille, qu'ils sont les principaux intéressés et qu'ils ne doivent pas lui marchander leur concours.

Dans le passé la vente au prix moyen et pour le bon et pour le mauvais fromage a fait perdre des millions de piastres aux cultivateurs de la province de Québec et a retardé l'avancement de l'industrie laitière pendant plusieurs années ce qui représente une perte encore plus regrettable.

Ce mode d'exportation et de payement, s'il était de nouveau toléré ferait perdre non seulement des sommes énormes, mais encore notre réputation sur les meilleurs marchés.

Si les patrons veulent obtenir la pleine valeur de leurs produits et rétablir la renommée de leur fromage, qu'ils fassent un effort spécial pour apporter du bon lait à leur fabrique d'ici à la fin de la saison qu'ils insistent auprès des fabricants pour qu'on donne un soin particulier à la fabrication de nos produits laitiers, et notamment à la fabrication du fromage, afin que notre proportion de fromage No 1, ne diminue pas au moment même où nous prétendons faire nos preuves et établir la renommé du bon fromage de Québec à l'étranger, et *surtout que le bon fromage prenne la route des entrepôts de la Coopératnve Centrale des Agriculteurs de Québec*, pour être exporté directement en Angleterre, sous son vrai nom.

Je compte que tous les cultivateurs de la province de Québec seront assez soucieux de leurs intérêts pour apprécier cette initiative et pour exiger que les 75% de fromage de première qualité qu'ils produisent soient vendus comme telle, au prix de la première qualité et sous le nom de QUEBEC.

Le ministre de l'Agriculture

Le lord-maire de York se meurt.

Londres, 25 — Le Lord-Maire MacSweney du Cork est sens connaissance à la prison de Brixton, à la suite de la grève de la faim. Sa condition est telle qu'on attend sa mort d'un moment à l'aure à moins que le gouvernement intervienne et le mette en liberté.

Son épouse est allée lui rendre visite hier et elle croit l'avoir vu pour la dernière fois.

"Laissez-moi vous contempler longuement, a-t-il dit, je ne serai pas capable de vous voir la prochaine fois que vous viendrez.

Après cette visite à son mari. Lady MacSweney fait le portrait suivant du lord maire.

"Terence est très faible. Ses yeux étaient tristes quand je l'ai vu, mais il ne regrettait pas de mourir s'il savait que sa mort aiderait la cause de l'Irlande. Ma seule peine est pour vous, m'a-t-il dit. Je lui ai répondu que je ne me remarierais jamais sachant qu'il n'était pas un lâche, qu'il mourait sans peur. Je l'aime pour sa loyauté, pour ses principes irlandais, pour son propre amour pour l'Irlande.

Un millier d'anciens soldats ont tenu hier une assemblée de protestation devant la prison de Brixton.

L'épouse de lord-maire a câblé à New-York pour donner des nouvelles à Peter MacSweney son frère.

Sa soeur Mary MacSweney a envoyé le télégramme suivant à Lloyd George, à Lucenne.

"Les parents du Lord maire MacSweney et le peuple irlandais vous tiendront responsable au cas où il mourrait.

Les membres de la Corporation du Gouvernement républicain ont aussi rendu visite au prisonnier dans sa cellule. Ils sont revenus avec l'impression qu'une tragédie est sur le point d'avoir lieu.

Si MacSweney meurt disent-ils, il sera considéré comme assassiné par les tribunaux du Sinn Fein, et un procès aura lieu pour toutes les personnes impliquées dans cette affaire. Et s'ils sont trouvés coupables d'avoir participé à ce meurtre une sentence de mort sera prononcée contre eux, sans qu'il soit nécessaire qu'aucun vienne en cour.

Ils refusent cependant de donner les noms de ces coupables, mais on croit que Lloyd George et les membres de son cabinet seront du nombre.

UNE EPOQUE

L'hôtel Clarendon, comme toutes les vieilles bâtisses de Winnipeg, a enfin terminé ses jours. Beaucoup des anciens peuvent vous causer de la construction et des hauts faits de cet hotel. Ils vous rappelleront surtout que la brique employée dans la construction de cette bâtisse fut tirée de la cave même et préparée là même, sur un lot contiguë de la rue Donald.

Ces mêmes briques sont de nouveau employées dans la construction de l'édifice à deux étages qui remplacera le vieil hôtel Clarendon qui lui avait cinq étages.

Au nombre de ceux qui ont été déplacés par la démolition du Clarendon se trouve Fowler Optical Co., autrefois Royal Optical Co., qui occupa une partie du premier étage du Clarendon, rue du Portage pendant plu de 13 ans.

Il est maintenant installé à 340 avenue du Portage, 5 portes à l'Ouest d'Eaton.

La contrebande des spiritueux par torpilles.

New-York 29 — Avec des torpilles qui portent les spiritueux sous les eaux d'un pays à l'autre, et des embarcations rapides qui font le reste sur les lacs, les agents dans le district de Chicago, ont une rude tâche à accomplir d'assurer l'exécution de la loi Volstead.

Le major A. Dalrymple inspecteur pour le Wisconsin et l'Illinois se porte garant de la vérité de l'histoire des torpilles. Il est venu consulter le commissaire Kramer au sujet de l'augmentation des agents.

"J'ai. moi-même intercepté un de ces projectiles liquifères a-t-il dit. La torpille part de la rive canadienne, sous trois pieds d'eau à une allure modérée. Lorsque sa force s'est presque dépensée, près de la rive américaine, on en fait la cueillette. Mes hommes ont pris un équipage en flagrant délit.

"Les Grands-Lacs sont couverts de toutes sortes d'embarcations de yachts, etc., qui font la contrebande des spiritueux du Canada aux Etats-Unis; mais la surveillance est stricte et nous contrôlons de mieux en mieux la situation. Au cours des quelques derniers mois, nous avons saisi, dans notre district, pour deux millions et demi de spiritueux de toutes sortes. En deux semaines, nous avons fait main-basse sur 22,000 caisses de boisson."

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI LE 30 AOUT

BLE

No 1 Nord décharge	2.76
No Nord décharge	2.73
No 3 Nord décharge	2.69
No 4 Spécial	2.55
No. 5	2.44
Track Manitoba	2.75½
Track Saskatchewan	2.75½
Track Alberta	2.72
Screenings	14.00

AVOINE

Fourrage No 2	85¾
Track	84¾

ORGE

No 3 C. W.	1.28⅞
No 4 C. W.	1.23⅞
Rejeté	1.12⅞
Track	1.25⅞

LIN

No 1. C W. décharge	3.41½
No 2 C. W.	3.36
No 3 C. W.	3.13
Rejeté	2.91
Track	3.41

SEIGLE

2 C. W.	2.03

"Déchargé" veut dire décharge à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI LE 30 AOUT

"Steers."—	
Excellent	11.00—12.00
Bons	9.50—10.50
Moyens	7.00—8.50
Ordinaires	5.00—6.75
"Feeders"—	
De choix	8.00—9.00
Bons	6.00—6.75
"Stockers", "Steers" et taures.—	
De choix	7.00
"Oxen"—	
De choix	8.00—8.00
Moyens	6.00—7.00
Ordinaires	5.25—5.75
Bons	4.50—5.50
"Bulls".—	
Bons	5.75—6.25
Ordinaires	5.00—5.50
Taures: De boucherie.—	
Excellents	9.50—10.50
Bons	7.00—9.00
Veaux.—	
De choix	12.00
Bons	7.00—9.00
Cochons.—	
Choix	20.00—20.00
Lourds	17.00—17.00
Légers	18.00—19.00
Truies	15.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	9.00
Bonnes	7.00—8.75
Ordinaires	6.00—6.50
"Canners" et "cutters"	3.50—4.50
Moutons.—	
Bons	7.00—9.00
Ordinaires	4.00—5.50
Agneaux	$11.00—12.00
Ordinaires	6.00—8.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Frais pondus à l'expéditeur de campagne. Pertes déduites	48½
Beurre.—	
Crèmarie. Aux détailleurs	$.59—63
De ferme. Aux cultivateurs	.47—

Farine—

Conformément à l'arreté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.

Five Roses, Sac de 98 liv	$7.40
Five Roses. 2 sacs de 49 liv	$7.50
Five Roses. 4 sacs de 24 liv	$7.60
Purity Sac de 98 livres	$7.40
Purity. 2 sacs de 49 livres	$7.50
Purity. 4 sacs de 24 livres	$7.50
Royal Household. Sac 98 liv	$7.40
Gruau	4.75—5.00
Légumes	
Patates, Le minot	2.00
Betteraves, la livre	.03
Navets, la livre	.03
Carottes. la livre	.04
Concombres la douz	1.00
Oignons du Texas, la livre	.05
Oignons verts la douz	.25
Choux la livre	.03
Fèves du Manitoba la livre	.05
Pois verts la livre	.05
Alimentation	
Son la tonne	48.00
Gru la tonne	55.00
Foin—	
(F.O.B. Winnipeg. En wagon)	

Feuilleton de La Liberté, No 6

"ALORS, ILS LE RECONNURENT"

PAR

Joseph des Verrières

Dans un milieu de ce genre, il était impossible que Jacques Gérard ne devint pas, à brève échéance, l'un des plus farouches combattants de la guerre sociale. Durant les longues semaines de chômage, une transformation intime s'était opérée en lui: le paysan de Régigney, le fils révolté d'Antoine Gérard, jeté brusquement en pleine cité loyonnaise, avait bien pu, pendant quelques années, ne pas trop vivement souffrir de sa solitude. Rien ne troublait la paix uniforme de l'usine. A son foyer tranquille ses enfants grandissaient, absorbant toutes ses pensées. La vie se montrait pour lui relativement douce. Mais un jour l'heure inévitable avait sonné. L'abandon de ses camarades lui avait révélé soudain sa faiblesse profonde. Il était sans amis, il était sans famille. Il y avait des existances qui s'appuyaient sur lui, et lui ne savait pas où appuyer la sienne. Il aspirait alors à devenir la cellule infime d'un grand et sa force. Séparé, du milieu qui avait été le sien, il devait, à présent, en retrouver un autre.

Puis, dans cette âme révoltée, les longues soufrances des derniers jours avaient laissé les germes de haines violentes. Il avait passionnément détesté la société contre laquelle il se trouvait seul à combattre. Il avait eu dans le coeur et sur les lèvres des paroles de malédiction pour ceux qui jouissent et qui sont forts. Désormais cette haine devait grandir. Dans l'armée révolutionnaire, Jacques allait devenir par une conséquence naturelle, non pas un théoricien ou un chef, mais un de ces militants obscurs qui marchent sans regarder en arrière, non pas un de ceux qui calculent et raisonnent, capables d'être entrainés par la froide logique d'un raisonnement, mais un simple, qu'emporterait au combat son âme tout entière. Alors même qu'un jour il viendrait à compter par le vote de ses camarades, au nombre des dirigeants du Syndicat, il resterait encore simple soldat, poussé par instinct aux extrêmes de la logique et de la violence.

Au sortir du chantier, le soir du premier jour, tandis qu'il reprenait le chemin familier qu'il suivait autrefois au retour de l'usine, Gérard fut rejoint par un camarade qui lui tendit la main et engagea la conversation.

— Gérard, n'est-ce pas? demanda-t-il.

— Oui, répondit Jacques.

Et, à son tour, avec une nuance de réserve et de timidité:

— Et vous?

L'autre fronça le sourcil.

— Nous nous tutoyons, ici, reprit-il.

Puis il ajouta:

— Je m'appelle Daniel.

Jacques, alors, regarda plus attentivement son compagnon. Maigre, de taille moyenne, les épaules légèrement voûtées, Daniel aurait eu l'apparence chétive sans l'expression d'énergie tenace qui se lisait sur son visage. Les yeux, aux orbites profondes, très noirs, et plus noirs encore sous le sourcil épais, brillaient d'une flamme intense. Le geste saccadé trahissait l'extrême vivacité d'un tempérament surexcité jusqu'à la névrose, uniquement soutenu par une volonté puissante. Ils marchèrent un instant silencieux, l'un près de l'autre, formant le plus étrange contraste, Jacques, avec sa forte carrure, sa haute taille de paysan, l'autre avec son corps frêle, mal enveloppé dans des vêtements trop amples. Pourtant, ce n'était pas Gérard qui, des deux, semblait le plus fort Daniel le dominait déjà réellement avec son regard ardent et sa physionomie impérieuse.

— Tu sais peut-être, reprit-il, que nous avons fondé ici un Syndicat. Je pense que tu ne tarderas pas à demander ton inscription..... Nous avons tant besoin d'être unis pour nous défendre!

Les derniers mots de Daniel et le ton d'âpre menace sur lequel ils furent prononcés montraient assez quel souvenir on gardait encore au chantier des luttes terribles pour l'existence soutenus par le Syndicat. Daniel avait été l'un des fondateurs de l'oeuvre naissante. Doué d'une intelligence peu commune et d'une indomptable énergie, il n'avait pas peu contribué à en assurer le succès. Dès lors, il était devenu parmi ses camarades l'oracle toujours écouté, le guide toujours suivi. Il méritait bien cette confiance. Il avait pour ses convictions le dévouement d'un apôtre. Elevé par son père en dehors de toute doctrine religieuse, dans le culte unique des conquêtes et des espérances révolutionnaires, bientôt séduit par les rêves du collectivisme le plus hardi, il avait fait le serment de se vouer tout entier à la propagande de ses idées. Seul enfermé dans sa chambre, dont il ne sortait que pour son travail ou les réunions du Syndicat, depuis des années déjà nombreuses, il étudiait sans relâche les prophètes du socialisme; il complétait son instruction, apprenant les sciences, les langues étrangères, s'exerçant à écrire et à parler. Surtout, c'était une âme profondément sincère, éprise d'idéal et de sacrifice, ne recherchant pas, comme tant d'autres, dans la victoire de son parti, dans le succès de sa propagande, la satisfaction d'ambitions envieuses ou de bas appétits, mais avant tout mais uniquement, le triomphe de l'idée. C'était sa passion ardente, comme aussi sa joie la meilleure que d'arriver à conquérir à l'oeuvre révolutionnaire des bonnes velontés nouvelles. Et du nouveau camarade, entré ce jour-là au chantier, il comptait bien faire un jour, un convaincu, un militant.

Un peu surpris des paroles de son compagnon, Gérard répondit simplement:

— Je ne connais pas très bien ce que c'est qu'un Syndicat. Aux Câbles Electriques, où j'étais chef de machine, nous n'avions rien de semblable.

— Aux Câbles Electriques? répéta Daniel.

Puis, fermant les yeux, comme pour rappeler un souvenir il demanda:

— Comment as-tu quitté cette usine?

— Il y a deux mois, répondit Jacques, à cause d'une discussion avec un contremaître.

— Tu as été renvoyé, n'est-ce pas? C'était à propos de la mort d'un ouvrier nommé Rolland.....

— Comment sais-tu celà?

— Nous avions entendu parler de cette affaire. Sois tranquille, ajouta Daniel, tu ne seras pas à la rue ici pour une discussion avec un contremaître. Et, quant aux Câbles Electriques, ils ne tarderont pas d'avoir aussi leur Syndicat.

— Alors, tant mieux, dit Jacques, si j'ai été le dernier!

— Le dernier? Non, reprit l'ouvrier, dont les yeux se voilèrent de tristesse. Ah! il en faudra compter encore, des victimes, avant que la justice ne brille sur le monde..... Mais patience, patience!..... Notre souffrance ne sera pas vaine..... Les générations de demain en recueilleront le fruit..... Nous leur préparons l'avenir.

Sa voix résonna vibrante, tandis qu'en prononçant ces mots ils passaient sous la voûte du chemin de fer. La ville était devant eux, dans l'activité fiévreuse d'un soir d'automne. Et s'exaltant au son de ses propres paroles Daniel continua:

— Ah! combien c'est une grande oeuvre que de préparer ainsi, l'avènement triomphant de la justice! Comme il est beau, nore rêve de renverser le vieux monde, plein d'égoïsmes et de méchancetés, pour élever sur ses ruines la cité nouvelle et florissante de fraternité! Nous accomplirons cette oeuvre..... Nous réaliserons ce rêve..... Du moins nous y mettrons toutes nos forces, laissant à d'autres, s'il le faut, le soin d'achever notre tâche.

Mais il viendra bien tôt ou tard, le jour où seront effacées tant d'inégalités irritantes, où l'on ne verra plus de riches ni de pauvres, de patrons ni d'ouvriers, rien que des hommes, travaillant fraternellement pour l'intérêt commun et le bonheur les uns des autres.

Et Jacques Gérard, entraîné par l'accent inconnu de cette éloquence ardente, incapable de reconnaître ce qu'il y avait de chimère en cet idéal magnifique, enthousiasmé par ces mots de justice et de fraternité qui éveillent toujours au coeur de l'homme un écho profond Jacques Gérard suivait maintenant son compagnon, qui sous les arbres jaunissants du quai, avec des gestes saccadés, emporté lui-même par son rêve, continuait de parler:

— On nous a trop bercés de lointaines promesses! On nous a montré un monde meilleur où seraient supprimées les injustices de la terre. Et au nom de cette espérance, on nous a dit de pardonner, de nous résigner et de souffrir. Nous ne voulons pas nous résigner! Nous avons le droit de ne pas souffrir..... Ah! lorsque nous avons fondé le Syndicat, nous n'étions pas nombreux encore, et plusieurs se moquaient de nous. Les camarades sont venus peu à peu. J'avais promis d'en amener un chaque jour. Je les prenais au sortir du chantier; je leur parlais, comme à toi ce soir, et, chaque jour, au Syndicat, nous nous trouvions un de plus. Alors, la Compagnie a voulu nous briser. Elle comptait sur les lâches qui se résigneraient. Il y en a eu, oui, quelques-uns. Mais nous avons tenu bon quand même. On s'est battu contre les agents, dans la rue, tout près d'ici. Deux parmi nous sont tombés, dont l'un était frappé à mort. Ca, vois-tu ça fait plus d'effet que tous les discours! Les timides ont enfin compris et sont accourus parmi nous. Les traîtres se sont enfuis, voyant que de ce sang versé ils étaient les premiers coupables. Et nous avons triomphé, du moins pour le moment, rectifia Daniel, car la lutte n'est pas finie, et nous ne pouvons pas nous reposer tant que nous n'aurons pas fait, nous avec tous les autres, de cette ville et d'ailleurs, l'immense et lointaine révolution!

— Moi aussi, s'écria Gérard, moi aussi je serai des vôtres!

— Allons, reprit Daniel plus doucement, je sais que nous pouvons compter sur toi Quand on a souffert une fois des odieux caprices de nos maîtres, on est plus fort pour soutenir la lutte, on ne risque pas de faiblir. Il faut nous quitter, ajouta-t-il en s'arrêtant. Le Syndicat se réunit demain. J'en suis le secrétaire et je te ferai recevoir.

Il lui tendit la main. Puis, fixant dans les yeux de Gérard son regard brûlant, comme pour allumer en cette âme sa conviction passionnée, il lui montra la cité frissonnant dans le crépuscule, sous la brise du soir.

— Vois-tu, nous serons plus forts que ce monde, dit-il encore. Nous aurons l'indomptable volonté qui renverse tous les obstacles. D'avance, saluons la victoire.

Ils se séparèrent. Et tandis que Daniel regagnait sa chambre d'ouvrier, retournait à ses livres, à son labeur solitaire, heureux et doucement fier d'avoir conquis pour la cause un combattant nouveau, Jacques, de son côté, revenait lentement vers sa demeure. Les paroles de son compagnon résonnaient en sa mémoire. L'irrésistible conviction qui vibrait tout à l'heure dans la voix de Daniel lui avait arraché cette promesse ardente: "Moi aussi, je serai des vôtres!" Il la renouvelait, à présent, dans le calme de la réflexion. Une lumière pénétrait son esprit; il commençait d'entrevoir l'existence nouvelle qui s'offrait à lui. Il avait vécu jusque-là sans désirs et sans espérances, dans sa solitude et son égoïsme, sans participer en rien au profond mouvement de l'âme populaire, qu'il ignorait presque entièrement. Et voici qu'on lui proposait de collaborer à une oeuvre mystérieuse d'émancipation, de justice..... Oui, certes, il se donnerait tout entier! Quand une fois on a souffert avait dit Daniel, des odieux caprices des puissants de ce monde on est plus fort pour soutenir la lutte. Il travaillerait avec lui, avec tous les autres camarades, Quel serait au juste ce labeur nouveau, par quels chemins ils marcheraient vers leur commun idéal, Jacques ne le savait pas et ne songeait pas et ne songeait pas à se le demander. Une seule idée s'emparait de lui, une résolution se fixait dans sa volonté. Et il l'exprimait encore, ne cessant pas de répéter, comme si Daniel eût été près de lui, sa promesse de tout à l'heure: "Oui, je serai des vôtres."

On l'attendait avec impatience dans le petit appartement de la rue Sébastien Gryphe. Jeanne se demandait anxieuse ce que serait cette expérience d'un premier jour au chantier. Elle sut bientôt que sa crainte était vaine. Jacques semblait plus joyeux qu'il ne l'avait été de longtemps. Et, tandis qu'elle l'interrogeait, il répondit, d'une voix où passait toute vibrante sa confiance de prosélyte:

— Oui, tout s'est passé à souhait. Le chantier et l'usine ne se ressemblent guère. Sois tranquille, je ne serai plus renvoyé pour une discussion avec un contre-maître.

— Ah! Dieu nous exauce, reprit-elle. J'avais peur d'une mauvaise surprise. Et j'avais tant prié pour qu'il n'arrive rien!

Une ombre passa sur le front de l'ouvrier. Il se souvint des paroles de Daniel: "On nous a trop bercés de lointaines promesses." Il fut mécontent de voir que Jeanne attribuait à sa vaine prière le succès de ce premier jour, mais il n'osa pas troubler cette illusion naïve. Il se contenta de répondre:

— Quelle surprise avions-nous à craindre?

— Peut-on jamais savoir? dit-elle. Mais tout va bien maintenant. Comme je suis heureuse!

Le père se sentait de plus joyeuse humeur. Tandis qu'ils achevaient le repas, il se tourna vers son fils et lui dit:

— Eh bien, André, tu retourneras en classe!

Le petit releva la tête; une expression de désappointement passait sur sa physionomie.

— C'est vrai, dit-il, j'ai perdu.

Puis, au bout d'une seconde, avec un sourire; il ajouta:

— Mais je suis bien content tout de même!

Le lendemain soir, après le travail les camarades du chantier se dirigeaient par petits groupes vers le modeste café qui servait de "siège social" au Syndicat. Gérard accompagnait Daniel. La réunion devant être importante, celui-ci apportait quelques feuilles de papier, afin de prendre des notes, de préparer un compte rendu. Il avait aussi rédigé en hâte quelques idées, quelques phrases, pour mieux exposer tout à l'heure son opinion aux camarades. Et, chemin faisant, il expliquait à Gérard le sujet et l'importance de la discussion qui allait s'ouvrir.

— C'est une Coopérative qu'il s'agit d'organiser, disait-il. Nous en avons assez, tu comprends, de porter à des commerçants inconnus notre clientèle et notre argent et d'acheter bien cher des marchandises souvent douteuses. Alors nous ferions nos achats en commun. Nous aurions un petit magasin, un entrepôt, où les camarades viendraient se servir. On réaliserait quelques bénéfices qui pourraient être consacrés à la propagande, Encore, s'il ne s'agissait que de cela.....

Et le doctrinaire reparaissant, pour qui nul détail n'est minime lorsqu'il peut servir à illustrer sa thèse, Daniel ajoutait:

— Mais une Coopérative, c'est déjà presque, en petit, la société collectiviste de demain; c'est un pas de plus vers la socialisation de la consommation, puis de la production. Nous rêvons d'une société où chacun, sous le contrôle de l'Etat, fournirait sa part de labeur et recevrait sa part d'existence.... Nous nous accoutumerons à ce régime en nous associant ainsi pour notre vie matérielle. C'est ce que les camarades ne comprennent pas ......pas tous — reprit-il, car ce rêveur n'eût pas été complet s'il ne se fût doublé d'un optimiste entêté: —quelques-uns

(suite en page 8.

FEUILLETON

(suite de la page 7.)

ne semblent voir en cette oeuvre qu'une bonne opération boutiquière. Il n'y aurait pas alors de quoi se donner tant de peine....

Il s'interrompit, car déjà les camarades arrivaient avec eux, emplissant la petite salle où se tenaient les réunions. Et Daniel aimait à causer avec chacun, à s'asseoir parmi les groupes, ne se laissant jamais de renouveler, comme il le disait,

Le geste auguste du semeur de répandre avec chaque parole, en chaque conversation, un peu de sa conviction et de ses idées.

Les arrivants s'essayaient par quatre ou cinq à de petites tables, et la plupart d'entre eux demandaient des consommations. Daniel n'aimait pas cette habitude, qu'il devait pourtant supporter, car c'était la seule manière d'indemniser le cabaretier, qui prêtait gratuitement la salle. Il se contentait donc de poursuivre de ses reproches ceux de ses camarades qui se faisaient servir des boissons trop alcooliques. Justement, il ne tarda pas à s'arrêter auprès d'un malheureux absorbé dans la préparation savante d'une absinthe:

— Ne vois-tu pas, lui disait-il, que tu deviens ainsi peu à peu un incapable, un invalide, alors que la cause a besoin de militants convaincus, intelligents, énergiques?.... Et comment pourrons-nous émanciper le prolétariat, secouer l'écrasante tutelle patronale, si nous ne résistons pas à la tyrannie d'une absinthe?.... Tu travailles en toi-même contre le progrès, contre l'humanité....

L'autre souriait, balbutiait une réponse, trouvait que Daniel parlait bien, puis continuait.....

Le président du Syndicat — ce n'était pas Daniel: il avait refusé ce titre pour cette raison simple qu'il n'aurait pas voulu que le Syndicat eût un président — le président s'était levé et demandait du silence. Daniel regagna, sur la pointe des pieds, sa place au bout de la table réservée au "Bureau". Il ouvrit un sous-main et se disposa à écrire.

— Camarades, disait l'autre, en raison de l'importante question que nous n'aurons pas, ce soir, la conférence ordinaire.

Les réunions du Syndicat avaient lieu chaque semaine. Lorsque l'ordre du jour n'était pas trop chargé, on entendait une conférence faite à tour de rôle, autant que possible, par l'un des ouvriers ou par des orateurs spécialement invités. C'était encore Daniel qui avait imaginé ce moyen de propagande et, comme il disait, d'éducation personnelle. Mais aujourd'hui la Coopérative absorbait toutes les pensées et tous les instants.

— Avant de passer à cette question, continua le président, quelqu'un a-t-il une observation à faire ou une demande à formuler?

— J'ai reçu, dit Daniel, une demande d'inscription au Syndicat du camarade Jacques Gérard, tout récemment embauché au chantier. Personne n'a d'objection?

Tous gardèrent le silence.

— Alors Gérard est admis, dit le président.

Puis, après un nouveau silence, il reprit:

— Maintenant, camarades, nous avons à examiner l'organisation pratique de cette Coopérative, dont nous avons accepté le principe il y a huit jours. Je ferai observer, si vous le permettez, que nous ne devons rien négliger pour donner à notre oeuvre une organisation aussi sérieuse, méthodique et solide que possible. Car la Coopérative ne sera qu'un commencement. Il y a des Syndicats, et de plus jeunes que le nôtre, qui ont déjà fondé de mutualités de tous genres, des cours professionnels, des restaurants coopératifs, etc. Nous n'hésiterons pas sans doute, à nous lancer dans cette voie des entreprises économiques, si utiles pour fortifier le Syndicat; mais plus nous voulons construire et plus il importe de ne pas nous exposer, par une imprudence précipitation, à des écroulements imprévus qui compromettraient le succès de toutes nos tentatives.

Daniel se leva.

— J'applaudis de tout coeur dit-il, aux paroles de notre camarade Poincet — c'était le nom du président, — mais, pour ma part c'est sur une autre idée que je voudrais insister.

Et il reprit alors, en la développant avec sa chaude éloquence, la pensée qu'il expliquait tout à l'heure à Gérard:

— Que cherchons-nous, en somme, camarades, en fondant aujourd'hui notre Coopérative? Serait-ce uniquement un peu plus de bien-être, de tranquillité et d'argent? Si c'était vraiment cela, nous ne vaudrions pas mieux que d'égoistes bourgeois et nous ne serions pas capables de travailler pour la cité future. Ce que nous voulons, n'est-ce pas, c'est collaborer à une oeuvre d'affranchissement, c'est préparer une grande et pacifique révolution. La Coopérative nous en fournira un moyen, bien modeste sans doute, mais efficace tout de même. Et voilà, j'ose le dire, ce que nous devons uniquement considérer. Il ne s'agit pas de payer moins cher de l'épicerie ou du charbon, il ne faut pas parler d'économies personnelles, de bonis à distribuer, il s'agit d'aider au triomphe de la cause que nous voulons passionnément servir.

Les applaudissements éclatèrent. Et n'était-ce pas, en effet, une magnifique pensée, digne de soulever tous les enthousiasmes, que de proposer à ces hommes un autre idéal qu'un gain méprisable, de les convier à une oeuvre qui dépassait infiniment leurs mesquins intérêts? Mais pourquoi Daniel ne comprenait-il pas qu'il rendait lui-même son oeuvre vaine, en arrachant du coeur des humbles les meilleures raisons qu'ils puissent avoir d'y sacrifier leurs égoismes: la foi et la charité chrétiennes?

C'était bien d'ailleurs cette idée si belle du renoncement de soi-même à une cause supérieure que les camarades venaient d'applaudir. Mais tout en admirant Daniel, tout en se croyant peut-être bien convaincus par sa parole, ils ne s'étaient pas délivrés de leur propre faiblesse. La discussion ne tarderait pas à le montrer. Quand Daniel se fut assis, personne n'ayant demandé la parole, on passa tout de suite à l'examen des détails précis.

Poincet parla le premier. Il proposait d'élire une Commission pour administrer l'oeuvre nouvelle, négocier les achats, tenir les comptes en règle. Puis il fallait désigner quelqu'un, chargé, sous le contrôle des membres de la Commission, de recevoir et de servir les acheteurs.

— Le meilleur, dit une voix, serait de payer un employé pour ce service.

— Non, non, camarades, protesta Daniel. Un employé!..... salaire par nous!.... Ce serait un comble!.... Nous voulons supprimer le patronat, et nous ne trouverions rien de mieux que de nous instituer collectivement patrons à notre tour? Ne pourrions-nous donc pas nous rendre, à tour de rôle, ce service les uns aux autres? Serait-il bien difficile de venir, par exemple, de 11 heures à midi et de 6 à 9 heures, chacun pendant une semaine, pour accomplir cette besogne si simple? Que ceux qui sont disposés à accepter cette charge lèvent la main, et nous n'aurons plus besoin d'employé.

De nombreuses mains se levèrent, parmi lesquelles celle de Jacques. L'on finit donc par admettre le système soutenu par Daniel, quitte à revenir à une conception moins idéale si l'expérience démontrait l'impossibilité de la première. Peu à peu, les détails se précisèrent. Le projet, d'abord informe, prenait de minute en minute plus de relief et de réalité, pareil à la statue que l'artiste cisèle. Daniel ne se lassait pas d'écrire et de parler. On voyait la sueur perler à ses tempes, et l'on devinait sa fatigue au son de sa voix épuisée. Sous la lueur du gaz, dans l'atmosphère surchauffée, et à mesure que, sur les tables, se renouvelaient les consommations, les discussions se faisaient plus chaudes, l'impatience semblait gagner les camarades. Un point restait à élucider, qui n'était pas assurément le moins délicat, le moins difficile. Daniel voulut l'aborder tout de suite.

— Avant de nous séparer, dit-il, et de renvoyer à la semaine prochaine les questions d'ordre secondaire que nous avons négligées ce soir, je voudrais vous soumettre une proposition qui me paraît capitale. Il s'agit des bénéfices que réalisera la Coopérative. Les marchandises, à mon avis, devraient être vendues au tarif ordinaire des commençants,— nous aurions encore l'avantage assez appréciable d'acheter des produits parfaitement garantis. Et l'on ferait alors deux parts de nos bonis: l'une pour assurer l'avenir de l'oeuvre et constituer un fonds de réserve; l'autre qui serait consacrée à la propagande sociale. Qu'en pensez-vous, camarades?

Il y eut d'abord un silence. La proposition de Daniel causait une gêne visible. Puis, du fond de la salle, une voix, avinée, répondit:

— Je pense que ce n'est pas la peine d'avoir une Coopérative pour acheter aussi cher qu'ailleurs.

Une souffrance se peignit sur les traits de Daniel: la souffrance de l'apôtre et de l'idéaliste que heurte durement la réalité vulgaire. Il allait parler encore, lorsqu'un autre voix s'éleva:

— Mais non.... Daniel a raison!... Nous applaudissions tout à l'heure.....

(A SUIVRE)

GAMIN DE PARIS

Des Américains visitent Paris dans une belle automobile. Boulevard de Courcelles, ils s'arrêtent, cherchant sur le plan la rue Daru, qui n'y figure pas. Un gamin à la mine éveillée était là qui flânait. On l'interpelle.

— Connaissez-vous la rue Daru?

— Yes! répond le grosse.

— Montrez-la-moi sur la carte.

— C'est trop difficile. Je préfère vous y conduire.

Et le gamin saute sur le marchepied de la voiture, indiquant par gestes au chauffeur la direction. Soudain, il crie:

— Stop!

Il descend:

— C'est la rue Daru? demande un des Américains.

— Non, mais vous n'avez qu'à retourner exactement à l'endroit où vous m'avez rencontré. La rue Daru était juste en face de vous. Au revoir et merci de la promenade.

Et le garnement détala.

LES MORTS VONT VITE

Le spectacle de la mort est un de ceux sur lesquels on n'aime pas à s'appesantir longtemps en Amérique. Les corbillards vont bon train dans les rues de New-York et de Chicago.

Mais ils ne vont pas encore assez vite au gré des Américains et s'ils retiennent pendant quelques secondes une attention que sollicite ailleurs la préoccupation des affaires, c'est déjà trop. Aussi a-t-on décidé de créer des aéroplanes corbillards qui soustrairont le mort aux égards forcés des vivants.

Une dépêche d'Atlantic-City annonce que le premier aéro-corbillard sera officiellement lancé le mois prochain au Congrès des entrepreneurs des pompes funèbres. La famille et les amis des défunts pourront accompagner le corbillard dans un second avion aménagé pour transporter cinq personnes.

CONONISATION PRECIPITE

Quelques-uns ont reproché à l'Eglise le retard qu'elle a mis à béatifier Jeanne d'Arc; c'est lui reprocher trop de prudence. Voici, en regard, l'amusant récit d'une canonisation trop précipitée prononcée par les membres d'une secte protestante anglaise.

Il y a quelque temps mourait, à Londres, sir Spurpeon, qui avait occupé dans ladite secte une importante situation.

La famille fit tracer sur la porte de la maison mortuaire un avis de décès ainsi conçu: *Sir Spurpeon est parti pour le ciel ce matin à 11 heures.*

Un malin écrivit au-dessous: *4heures Spurpeon pas encore arrivé. Saint Pierre très inquiet.*

LE BESOIN D'EXPERIMENTER

Aux Etats-Unis, quand un original a cru faire une découverte, sa première préoccupation est de l'ériger en théorie, et la seconde de faire enseigner sa théorie.

C'est ainsi que la municipalité de Chicago est amenée à organiser des cours de "réduction" pour les femmes grasses de la ville. Le commissaire de l'hygiène a fait appel, à cet effet, à des volontaires consentant à subir une épreuve de "réduction", pendant laquelle seraient appliquées ses théories. 24 femmes représentant un poids moyen de 323 livres, répondirent à l'appel. Après cinq jours de traitement, on avait constaté une diminution de plus de 100 livres sur le poids total des 24 victimes. Le traitement consiste en gymnastique suédoise, saut à la corte et longues marches dans la campagne.

La diète à laquelle sont astreintes les femmes grasses se compose: de viande maigre, de légumes de fruits et de café noir. La durée du traitement est de 60 jours. Deux femmes seulement se sont dérobées. L'une d'elles a refusé de poursuivre l'expérience à la suite d'une chute sur la tête alors qu'elle s'efforçait, en se courbant de toucher le sol du bout des doigts. La seconde déclara que le saut à la corde était indigne d'une "lady". Elle préfère ne forcer ni son talent ni la nature.

M. Borden à la cour suprême

Ottawa, 21 — Nous apprenons de source autorisée que sir Robert Borden, ancien premier ministre du Canada, sera bientôt nommé juge-en-chef de la Cour Suprême en remplacement de sir Louis Davies, qui prendra sa retraite.

Les taux sur les navires.

Washington, 25 — Le bureau maritime des Etats-Unis a autorisé les capitaines de navires de fret à augmenter leurs taux de 20 à 40% et ceux des passagers de 20 à $33\frac{1}{3}$%

Le sucre ne baissera pas.

Halifex. 28 —On ne peut croire ici que le sucre se vendra bientôt 10 sous la livre. Les raffineurs ici ne croient pas au rapport d'Ottawa. Aujourd'hui le sucre se paye de 15 à 20 sous par le marchand de gros. Et on ne prévoit pas de baisse avant plusieurs mois. Il est vrai que la production a augmenté, mais la demande est plus forte que la production.

MENACE TERRIBLE

Montréal, 26 — Dans un interview, hier, lord Beaverbrook, propriétaire du "London Daily Express", qui vient d'arriver de New-York, a déclaré:

"Nous sommes actuellement sous la menace de la crise industrielle la plus sérieuse dans l'histoire du monde."

Il ajouta que tous les intéressés sont certains que cette grève des mineurs aura lieu et que l'Angleterre est en danger au point de vue politique et social. Lord Beaverbrook déclara que le prestige du Premier Ministre Millerand a été augmenté par la victoire des Polonais et qué maintenant Millerand peut dicter aux Alliées la politique européenne.

Une randonnée aérienne.

Ottawa, 25 — On est à décider une randonnée aérienne à travers le Canada. Cette course se ferait moitié en aéroplane, moitié en hydroplane, à la fin du mois de septembre.

Le bureau d'aviation travaille dans ce sens et bientôt on verra la possibilité d'une navigation aérienne.

Le point de départ serait Halifax avec Vancouver pour terminus et des points d'arrêt à Sault Ste-Marie Winnipeg, Calgary, et autres. Avec une température favorable le voyage se ferait en 50 heures.

La grève des mineurs par l'Allemagne.

Londres, 26 — Le referendum, organisé par les mineurs de charbon à travers le pays, semble se prononcer en faveur de la grève générale. A plusieurs endrois les votes ont été de trois pour un en faveur du chômage.

Les mineurs de Welsh ont été presque unanime à demander la grève.

La Fédération des Mineurs a eu une assemblée, hier, et a discuté la question à savoir si, en cas de grève, elle allait permettre aux compagnies de prendre les mesures nécessaires pour empêcher l'eau de remplir les mines.

Aucune décision n'a été prise.

John R. Clynes et d'autres chefs ouvriers cherchent à en venir à un compromis mais le gouvernement refuse de discuter toute mesure qui peut conduire à un compromis. Il semble que les autres membres de la Triple Alliance Ouvrière ne soutiendront pas les mineurs en grève.

Ces membres de la Triple Alliance sont les employés de chemins de fer et les ouvriers de transport.

LES LONGHOREMEN EN GREVE A NEW-YORK

New-York, 27 — Une grève générale vient d'éclater, chez les débardeurs pour forcer le gouvernement britannique à relâcher le lord-maire de Cork et permettre à Mgr Mannix de débarquer sur le sol irlandais.

Environ 2,000 débardeurs ont quitté l'ouvrage et le mouvement s'étend à tous les ports des Etats-Unis. Le Baltic, le Celtic et l'Olympic qui étaient sur le point de partir, sont retardés à la suite de cette grève de sympathie pour l'Irlande. 250 nègres qui travaillent sur un vaisseau de la Ligne Cunard ont rejoint le mouvement aux applaudissements de leurs camarades.

Les grévistes sont décidés à ne charger aucun navire britannique tant que la Grande-Bretagne n'aura pas fait droit à leur demande.

Eamon de Valera a adressé la parole dans une grande assemblée de 4,000 personnes qui a adopté une résolution félicitant le lord-maire de Cork de "gagner une victoire morale qui sera connue de tout le monde."

Par la guerre il manquera 35 millions d'hommes.

Washington, 27 — D'après une statistique compulsée par la société de la grande guerre de Copenhague, dix nations européennes au cours de la guerre ont perdu, en population possible et actuelle, 35,320,000 âmes depuis 1914.

A la fin de 1913 ces nations avaient une population totale de 400,850,000 âmes et étant donné des conditions normales en 1919, cela serait devenu 424,210,000. Cependant elle n'était que de 389,030,000.

La société attribue cette perte et diminution aux causes suivantes:

Tués à la guerre 9,819,000; Morts causé par l'augmentation de la mortalité, les blocus économiques, les épidémies, 5,301,000; baisse de la naissance amenée par la mobili- millions d'hommes entre 20 et 45 ans, 20,200,000.

L'ANGLETERRE MENACEE PAR L'ALLEMAGNE

Londres, 28 — Le relevé officiel de l'exportation en Angleterre constate que l'Allemagne y a exporté depuis l'armistice pour dix millions de livres Sterling et que l'Angleterre a exporté en Allemagne pour 43 millions de livres sterling.

On craint la compétition allemande dans l'industrie des jouets. Au cours de l'année, l'Allemagne a atteint son exportation d'avant-guerre, soit 460,000 livres sterling. Le Japon a exporté pour 160,000 livres.

L'association des manufecturiers de jouets anglais a demandé au gouvernement de se rappeler ses promesses, et de mettre un embargo sur les exportations qui menacent la prospérité des industries nationales.

SACRE-COEUR

Le 22 août restera une date mémorable dans les annales de la paroisse du Sacré Coeur. C'était grand jour de fête: on célébrait le cinquantième anniversaire de mariage de M. et Madame Théophile Roy, membres de la paroisse depuis sa fondation.

Aussi à l'heure précise de la grand'messe, une longue file d'automobiles s'arrêtait devant l'église aux sons harmonieux de la marche nuptiale de Gounod, jouée par Melle Lavack, organiste de la paroisse. A l'entrée du sanctuaire, sur des fauteuils préparés spécialement pour eux, M. et Mme Roy accompagnés de deux de leurs petits-enfants, prirent place. Une foule nombreuse voulant s'associer à la joie du jour remplit les bancs de l'église. Pour quiconque qui du fond du jubé contemplait ce ce spectacle, il y avait là de quoi émouvoir profondément. Cet autel artistement décoré et orné témoignait du bon goût et du savoir faire des Religieuses en charge de l'école. La statue du Sacré-Coeur brillamment illuminée, étendant ses bras sur les heureux jubilaires agenouillés à ses pieds et sur la foule pieusement recueillie, tout cela nous remettait en mémoire les paroles de l'Ecriture Sainte: "Qu'ils sont beaux les temples du Seigneurs, qu'elles sont imposantes les cérémonies du culte catholique".

Alors le bon et dévoué Curé le R.P. Normandin, dans une allocution dont chaque parole était marquée au coin d'une grande délicatesse, d'une sincère affection et d'une profonde reconnaissance vint dire aux heureux époux de cinquante ans, toute sa joie en cette occasion qui lui permettait de rendre à M. et Mme Roy un témoignage public de reconnaissance pour tout ce qu'ils avaient fait pour la paroisse du Sacré-Coeur.

Il nous reporta quarante années en arrière alors que résidant à Whitemouth, malgré les nombreuses occupations qu'engendrait le soin de sa famille déjà nombreuse, Madame Roy trouvait le moyen de consacrer plusieurs heures à la préparation de tout ce qui était nécessaire pour la célébration des Saints Mystères, chaque fois que les pères missionnaires avaient l'occasion de les visiter. Et depuis leur établissement à Winnipeg, il nous montra Madame Roy toujours disposée à seconder le R.P. Curé dans toutes ses organisaions soit pour l'église soit pour l'école. Il nous la monta n'épargnant ni sa fatigue, ni ses peines afin d'assurer le succès de toute entreprise qui lui avait été confiée. Enfin après avoir rappelé la récompense promise par Dieu au bon et fidèle serviteur, le R.P. Curé leur souhaita de vivre encore de nombreuses années afin que la couronne d'or qui ceint leur front se change en une couronne de diamant.

Puis il bénit de nouveau cette alliance contractée cinquante années auparavant dans l'église de la paroisse St-Jean-Baptiste de Québec.

Ensuite eut lieu la grand'messe solenelle chantée par le R.P. Binet O.M.I. professeur à l'Université d'Ottawa, assisté par le R.P. Marcotte O.M.I., supérieur du collège de Gravelbourg, Sask., et le R. P. Chaumont O.M.I., missionnaire.

La Chorale du Sacré-Coeur sous l'habile direction de M. Joseph Poitras, exécuta une magnifique messe harmonisée. A l'offertoire, Mme J.M. Bessette nous fit entendre de sa voix harmonieuse de mezzo-soprano un chant approprié à la circonstance.

Après la messe les heureux jubilaires descendirent dans la salle paroissiale, où les paroissiens, sur l'invitation du Père Curé, vinrent offrir, par l'entremise de M. Collon, président de la Commission Scolaire, aux héros du jour, leurs félicitations, leurs souhaits en même temps que de nombreux et riches cadeaux, comme preuve tangible de la reconnaissance de la paroisse pour tout le dévouement de Madame Roy aux oeuvres paroissiales.

A 5 heures un diner de famille réunissait autour des heureux jubilaires leurs nombreux enfants et petits enfants. Le R.P. Curé, accompagné du R.P. Vézina, vicaire, a bien voulu prendre part à cette fête de famille. Le R.P. Poitras O.M.I., de Duluth, et le R.P. O'Dwyer O.M.I. Binet et

Marcotte O.M.I., ont aussi accepté la chaleureuse invitation de Mr. et Madame Roy. Les Messieurs de la Commission Scolaire accompagnés de leur épouse, ainsi que quelques amis particuliers ont aussi voulu témoigner aux vénérables jubilaires et leur amitié et leur reconnaissance.

Après avoir partagé ces agapes familiales, où rien ne laissait à désirer, et qui rappelaient bien les agapes des premiers chrétiens sans cependant en avoir la frugalité, on se sépara emportant un souvenir ineffaçable de la fête du jour, mais non sans avoir donné rendez-vous aux heureux jubilaires pour le 22 août 1920 alors que le nimbe d'or qui aujourd'hui auréole leur front sera changé en couronne de diamants.

* * *

M. Watson Fournier, fils de M. et Mme. L.H. Fournier de notre paroisse, nommé récemment gérant de la succursale de la Compagnie de L'air Liquidé à Sudbury, vient de nous quitter. Nous félicitons M. Fournier de cette promotion que ses talents et son intégrité lui ont méritée, et nous lui souhaitons un brillant avenir

* * *

Les demoiselles Eveline et Alma Fournier qui sont actuellement en voyage dans l'Est ont visité Montréal et Ottawa. La capitale du Canada leur a beaucoup plu tout particulièrement tant par la beauté coquette de la ville que par l'amabilité des nombreux parents et amis avec qui elles ont fait connaissance.

* * *

Etaient de passage au presbytère la semaine dernière; les R.R.P.P. Guillet et Thibodeau O.M.I., de Duluth et R.P. Boyer O.M.I., supérieur à Lebret Sask.

Une ville dévastée par les Sinn Feiners.

Belfast. 28.— Tout le quartier des affaires de Dundalk a été détruit par le feu par les Sinn Feiners comme représailles à l'incendie de propriétés catholiques à Lisburn par les Unionistes.

Treize personnes qui dormaient dans un appartement situé au dessus d'un magasin de marchandises sèches on été surprises par le feu et trois ont péri dans les flammes.

Dunfalk est une ville de 15-000 âmes situés entre Belfast et Dublin.

Une lettre de l'Evêque de Cork

Londres, 28 — Mgr Daniel Cabalen, évêque de Cork a envoyé une lettre au London Times réclament avec vigueur la liberté du lord maire MacSweney, disant que son emprisonnement est absolument contraire à la justice.

"On l'a accusé sans raison valable et la sentence prononcée contre lui n'a aucune sanction morale, c'est une injustice manifeste

Commentant la situation actuelle de l'Irlande, l'évêque dit que le gouvernement a pris la politique draconienne de Balfour.

"C'est devenu une expression familière et vraie que l'Angleterre gouverne l'Irlande par l'emprisonnement, la déportation, le meurtre etc.

La députation s'en mêle

Londres, 27 — Un député à la Chambre des Communes anglaises James O'Grady écrit au Premier Ministre à Lucerne: "Relachez MacSweney. Si vous refusez, je vous condamme vous et votre gouvernement.

Timothy M. Healy, dans une lettre à la presse de Dublin, accuse Lloyd George de contrecarrer le désir du roi qui serait clément pour MacSweney.

L'Etat du Lord-Maire est des plus précaires. Un de ses parents reste constamment avec lui.

Prière pour MacSweney

Dublin 28 — Une grand'messe a été chantée hier à la Cathédrale pour intercéder en faveur du Lord'Maire de Cork. Le Lord'Maire de Dublin y assistait et toute la Corporation civile.

Meurtriers sous arrêt

Belfast, 28 — John Leonard, James Montgomery et Vincent Montgomery ont été arrêtés sous l'accusation d'avoir tué Smanzy, l'Inspecteur Général de la Police.

PETITES ANNONCES

Tariff: 2 sous par mot. Minimum: 50 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désirant faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. M.-E. Sabourin, agent de voyages, 66 avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A VENDRE plusieurs maisons et lots vacants. S'adresser à J. A. Cusson, bureau de la compagnie Cusson Lumber Ltée, St-Boniface.

A LOUER un petit appartement, chambres fournies ou non. S'adresser: 156 College. Tél. N. 1514. St-Boniface.

ON DEMANDE des finisseurs d'expérience dans les fourrures. S'adresser 476 avenue du Portage, Winnipeg.

UNE STENOGRAPHE sachant l'anglais et le français demandée. S'adresser à Banque d'Hochelaga, Winnipeg, Man.

ON DEMANDE une institutrice bilingue pour l'école séparée de Rainy River, Ontario. Bon salaire. S'adresser à l'abbé L. de G. Bélanger, curé.

ON DEMANDE une institutrice qualifiée pour le district scolaire Lévis, No 1665. Arrondissement absolument canadien-français. Bon salaire et école moderne avec commodités. S'adresser à Henri Bellerive, secrétaire-trésorier, Ste-Elisabeth, Man.

BONNE POSITION pour comptable expérimenté connaissant le français et l'anglais. Claude Denis, 255 McDermot Ave.

A VENDRE un grand pupitre en chêne. S'adresser à 79 rue Victoria, Saint-Boniface, Man.

UNE JEUNE FEMME demande travail de maison à St-Boniface et Norwood de préférence. Ferait du linge. S'adresser à 14½ rue Aulneau.

ON DEMANDE une institutrice pour l'école séparée du village de Pinewood. Salaire: $700. S'adresser à A. H. Laurin, secrétaire-trésorier, Pinewood, Ont.

A LOUER magasin et trois pièces sur le même étage, bonne cave et grand terrain. S'adresser à 53 rue Dumoulin, à la propriétaire Mme Keroack.

FONTAINE autrefois de Ste-Agathe est de retour de Montréal pour jusqu'au premier d'octobre.

N'OUBLIEZ PAS—Fontaine & Boulanger sont les seuls électriciens de langue française dans l'ouest.
Leurs prix sont plus bas que ceux de leurs confrères anglais.
Spécialité de travail en campagne. Estimations fournies gratuitement.
Téléphonez aujourd'hui N. 1425
57 Ave Provencher, St. Boniface

BONE FERME à vendre, à 4 milles de St-Pierre, demi-section, 25 acres en culture, 90 acres prêts à casser, 160 acres en bon foin, 40 acres en bois de corde, terre toute clôturée, maison, grande étable, bonne eau en abondance, école et fromagerie à moins d'un mille. Seulement $25 l'acre. $2000 comptant, balance facile. S'adresser à C. Buffet 201, Edifice Somerset.

BONNE FERME à vendre 25 milles de Winnipeg, 2 milles de la station, 160 acres, clôturés, très bonnes bâtisses. Seulement $3200 avec $600 comptant, balance facile. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNE FERME à vendre, 9 milles de Winnipeg, sur grand chemin, 240 acres, moitié en culture, très bonnes bâtisses, bois, eau et foin en abondance, récolte de première classe chaque année. $75 l'acre. Roulant à vendre si désiré. S'adresser à C. Buffet, 201, Somerset Edifice.

BONNES FERMES à vendre dans le district de Lorette, Dufresne, Ste-Anne, Wauchope, et autres centres canadiens-français, 160 acres et plus. Prix $30 à $60 l'acre. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

FERMIERS désirant vendre sont priés de s'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset, Winnipeg.

HOTELS—Maison de Pension, Fonds de commerce à vendre; bonnes occasions. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

TERRAIN de jardinage et laiteries à vendre près de Winnipeg. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNES maisons à vendre à St Boniface, Norwood, St-Vital—Winnipeg. Si vous voulez venir à St-Boniface et donner à vos enfants l'avantage d'une bonne éducation, rappelez-vous l'excellence des Institutions de cette ville: Ecoles, couvents et collège. J'ai quelques résidences à vendre à proximité. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset, Phone A-6565.

A VENDRE à Norwood. Trèsbon commerce d'épiceries et bloc d'appartements, revenu $600 par mois. Une bonne occasion pour un couple actif. Propriétaire se retire et vendra bon marché avec un paiement comptant de $10,000.00. S'adresser à C. Buffet, 201 Edifice Somerset.

A VENDRE à St-Boniface, bon magasin avec petite maison très bon emplacement pour boucherie et épicerie $3800; moitié comptant pour un jeune suelle. Bonne occasion pour un jeune couple. S'adresser à C. Buffet 201, Edifice Somerset.

A VENDRE à St. Boniface, bon hotel avec magasin d'épicerie et salle de billard. Revenu au-dessus de $6000 par an; peut être doublé. Une véritable occasion pour un ménage actif disposant d'environ $10,000.00. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset ..

A VENDRE bonnes résidences modernes avec jardin d'un acre ou plus, et dépendances, poulailler, écurie ou garage, St-Vital, St-Norbert, Ste-Anne, Somerset, La Salle, Très bonnes écoles et couvents. Prix modéré et termes raisonnables. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

A VENDRE — Village de Laurier, Man.; 2 acres sur maître avenue tout en jardin, terre noire, 2 pieds inépuisables, puits intarissable, 9 pieds eau douce. Maison 22x16x14, six appartements, cuisine 12x12, veranda 9x22 et cave 14x10x5, étable 14x16x9, poulailler 12x24x7, grainerie 12x16x8, garage 12x12x8; le tout cloôturé avec broche à poule de 5 pieds. A très bon marché et conditions faciles à tout acheteur sérieux. S'adresser à E. P. Guay, Boîte 1113, Canora, Sask.

A VENDRE au village de St-Claude; petit hôtel, boucherie, salle de billard. Un boulanger peut aussi s'installer. Prix modéré et termes faciles. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

BONNES MAISONS à vendre à St-Boniface, Norwood, $1400 jusqu'à $12,000. Termes faciles. S'adresser à C. Buffet. Cultivateurs désirant se retirer sont invités tout spécialement.

BONNE MAISON de Pension à vendre dans la Paroisse du Sacré-Coeur. 22 chambres meublées, très bon rapport, $14,000 avec $4000 comptant. S'adresser à C. Buffet, 201, Edifice Somerset.

AUTOUR DE CHEZ NOUS

Hier avait lieu l'ouverture de nos écoles. Le nouveau terme scolaire s'est ouvert par une belle manifestation religieuse à la cathédrale: la messe du St-Esprit.

* * *

Mlles Gracia Laurendeau, Antoinette et Albina Baril nous sont revenues dimanche d'une promenade dans la province de Québec.

* * *

M. et Mme Eugène Levesque et leur famille de la Colombie Britannique, après un séjour d'un mois à Saint-Boniface, nous ont quittés vendredi dernier.

* * *

L'A.C.J.C. a eu l'honneur de la visite de M. Guy Vanier, son président général. Jeudi, au collège, M. Vanier a présidé à la formation d'une Union Régionale. Sa Grandeur Monseigneur Béliveau assista à la première partie de la réunion. Samedi, un dîner intime a été offert au Royal Alexandra à M. Vanier.

Sa clientèle ayant très apprécié sa vente de juin dernier en faveur de l'Hospice de St-Boniface, au profit des orphelins et vieillards, M. Joseph Hélie, notre populaire épicier et restaurateur de l'avenue Provencher, donnera, tant que le besoin s'en fera sentir à tous les mois à la même institution ainsi qu'à la Saint-Vincent de Paul de St-Boniface, un pour cent de ses recettes totales.

Profitez de l'occasion. Vous aurez chez M. Hélie à aussi bon marché qu'ailleurs et vous contribuerez à aider de bonnes oeuvres.

* * *

Baptêmes

Le 29 août: Marie-Ange-Dorilda fille de Louis Lavallée et de Agnès Villebrun.

* * *

Le 29 août: Marie-Thérèse-Marcelle-Marguerite-Jacqueline, fille de Ernest Gagnon et de Joséphine Prendergast.

* * *

Les personnes qui voudraient donner des objets pour la loterie et la pèche de la fête qui se tiendra le 6 septembre prochain sur le terrain du collège pourront les faire parvenir chez Mme Henri Collin, 84 rue Dumoulin.

* * *

Notre club de balle au comp a visité Saint-Pierre dimanche. Comme toujours nos jeunes ont été victorieux. En dépit des efforts du club de Saint-Pierre, ils l'ont emporté par un résultat de 10 à 4.

M. Joseph Leblanc, ex-professeur au Collège de Saint-Boniface, a été nommé principal de l'école des garçons à St-Norbert. Nos félicitations.

Ceux qui sont à Saint-Boniface ont le plaisir, en traversant le pont Provencher, de lire une belle inscription française:

"Pont Provencher".

Merci et félicitations à nos édiles.

* * *

On renouvelle actuellement les trottoirs en bois de l'avenue Provencher.

* * *

Le tournoi de tennis pour le trophée Birks bat son plein. Tout fait prévoir que M. Etienne Prendergast va s'approprier cet emblême.

* * *

M. S. Hélie a fait l'acquisition de la propriété portant le numéro 79 de la rue Victoria.

* * *

LES FEMMES CATHOLIQUES EN BELGIQUE

Ce qu'elles veulent faire pour maintenir la morale. La lutte contre les modes indécentes et la danse.

Bruxelles.—Une délégation de femmes, comprenant 200 membres de la Société Chrétienne de Bruxelles et d'Anvers, a été reçue dernièrement, par S. E. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines. Cette délégation a présenté au cardinal, une protestation, portant 1,027 signatures, contre les modes actuelles et la diminution de la morale.

Cette protestation se lit comme suit:

"Nous, femmes catholiques belges, mères, épouses et jeunes femmes, répondons à l'appel que vous nous avez fait. Nous désirons être cette "élite volontaire" que Votre Eminence appelle au secours de la société. Suivant en cela l'exemple de nos soeurs d'Italie, qui ont été bénies et félicitées par S. S. Benoît XV, nous voulons accepter les avertissements de l'autorité ecclésiastique, surtout en ce qui concerne la morale et les vêtements. Nous nous engagerons:

"1o. A na jemais porter à l'église, pas même pour les mariages, des robes décolletées, et ce, par respect pour le rite sacramentel, lorsque nous serons forcées de revêtir de telles robes, nous le ferons avec toutes les réserves possibles. Nous essayrons de détruire de semblables modes;

"2. Nous n'encouragerons ni les vues animées, ni les amusements qui offensent la morale publique ou privée;

"3. Nous ne tolérerons pas, dans nos maisons, des danses indécentes;

"4. Nous nous engageons à ne jamais danser durant le carême;

"5. Nous ne laisserons pas entrer chez-nous, des journaux illustrés ou des feuilles de modes qui pourraient scandaliser nos jeunes enfants."

Son Eminence le Cardinal Mercier, en réponse à ces femmes, dit:

"Qu'elle le veuille ou non, la femme de la haute classe crée la mode.

"Je ne puis ici que renouveler les avertissements déjà donnés: Pensez-y, tandis qu'il est encore temps. Pensez-y, vous les mères, qui avez jusqu'ici fermé les yeux sur les défauts de vos enfants, parce que vous vouliez vous persuader que la tyrannie de la mode est la règle et que l'approbation générale peut justifier les pires excès.

"Non! Non! la tyrannie, d'où qu'elle vienne, est une atteinte à la liberté, et la liberté a été donnée à l'homme, non pour supprimer la vertu, mais pour la promouvoir.

"Vous, femmes et mères chrétienens, vous avez le plus beau rôle à joeur dans cette oeuvre de salut. Les pauvres vous regardent, et feront ce que vous ferez."

La Mésopotamie ne veut plus de l'Angleterre.

Londres 25 — Des dépêches officielles reçues ici confirment la nouvelle que la Mésopotamie est en révolte ouverte contre la Grande-Bretagne.

L'anarche y règne. La Grande-Bretagne devrait entreprendre une campagne coûteuse pour mettre ses coloniaux à la raison. La révolte est surtout accentuée au nord-est à l'ouest de Bagdad et entre Bagdad et Mohel. Les chemins de fer ont été détruits et des officiers anglais ont été tués.

On dit que la situation est encore pire que ne le révèlent les dépêches officielles. Le bureau de Indes a confirmé, hier soir, la nouvelle du désastre d'un régiment anglais à Shas Raba, dimanche dernier. Mme Buchanan, femme d'un fonctionnaire anglais a été capturée par les Arabes. On dit cependant qu'elle est bien traitée.

On croit qu'elle a amené avec elle un enfant.

Acuellement il y a 70.000 soldats Anglais et Hindous dans la Mésopotamie. 10,000 hommes de troupes avec de l'artillerie sont envoyés des Indes vers le pays en révolte mais il semble qu'on aura besoin d'un plus grand nombre de soldats pour rétablir l'ordre.

REBELLION CONTRE L'ADMINISTRATION ANGLAISE

On présume que cette révolte a été soulevée par les méthodes de l'administration anglaise, car les officiers anglais détiennent toutes les positions politiques et militaires. Le Grande-Breagne a entrepris d'établir un régime d'autonomie en Mésopotamie mais les Arabes se plaignent qu'ils n'ont aucune part à l'administration.

La presse libérale à Londres appuie fortement sur le fait que la France en Syrie et l'Angleterre en Mésopotamie n'ont pu réussir à établir un gouvernement autonome.

La presse libérale est fortement opposé à ce que les Arabes soient combattus car durant la guerre ils ont été les Alliées de la Grande-Bretagne.

UN COMPROMIS

Le gouvernement anglais a nommé le frère du Prince Feyçal le roi de Syrie, comme ordonnateur dans la sphère anglaise et a demandé aux représentants arabes de rencontrer à Bagdad, son ordonnanteur pour discuter la situation actuelle.

Mais en ce moment les Arabes en révolte semblent vouloir investir Bagdad et on croit que la Grande-Bretagne aura de la difficulté à réunir les officiels arabes.

Seule la France aide la Pologne.

Aix-Les-Bains, France, 25 — Ignace Paderewski, ex-premier ministre de la Pologne, est extrêmement indigné de la façon dont ce pays est traité par les Alliés. "La France, dit-il, est le seul pays qui aide la Pologne", et il affirme que dans un pays au moins on se sert de la situation actuelle pour des fins politiques.

Parlant de ce sujet il dit qu'il ne pouvait pas actuellement entrer dans les détails mais il ajouta:

"J'étais contre la guerre quand il y avait occasion de faire la paix sous ces conditions favorables. Alors que j'étais premier ministre j'ai été en faveur de cette attitude.

"Alors je me suis rendu à Paris et j'ai exposé la situation devant le Conseil Suprême. J'ai demandé la permission d'accepter ces conditions mais on n'a pas voulu admettre cela. Nous étions liés aux Alliés, nous étions leurs protégés, ils avaient garanti notre indépendance, et nous devions nous soumettre à leur décision. Eux-mêmes appuyaient dans le temps trois batailles.